











102A

Y # 5527  
5

Reverie.



Yf

3208



BRITANNICUS.  
TRAGEDIE.



A PARIS,

Chez CLAUDE BARBIN, au Palais, sur  
le second Perron de la Sainte Chapelle.

---

M. DC. LXX.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.









A MONSEIGNEUR  
LE DUC  
DE CHEVREUSE.



ONSEIGNEUR,

*Vous serez peut-estre estonné de voir vostre  
nom à la teste de cét Ouvrage. Et si je vous  
avois demandé la permission de vous l'offrir,*



## E P I S T R E.

je doute si je l'aurois obtenüe. Mais ce seroit estre en quelque sorte ingrat, que de cacher plus long-temps au monde les bontez dont vous m'avez toujours honoré. Quelle apparence qu'un homme qui ne travaille que pour la gloire, se puisse taire d'une protection aussi glorieuse que la vostre? Non, MONSEIGNEUR, il m'est trop avantageux que l'on sçache que mes Amis mesme ne vous sont pas indifferens, que vous prenez part à tous mes Ouvrages, & que vous m'avez procuré l'honneur de lire celui-cy devant un Homme dont toutes les heures sont pretieuses. Vous fustes témoin avec quelle pénétration d'esprit il jugea de l'œconomie de la Piece, & combien l'idée qu'il s'est formée d'une excellente Tragedie, est au de-là de tout ce que j'en ay pû concevoir. Ne craignez pas, MONSEIGNEUR que je m'engage plus avant, & que n'osant le louer en face, je m'adresse à vous pour le louer avec plus de liberté. Je sçay qu'il seroit dangereux de le fatiguer de ses louanges. Et j'ose dire que cette mesme Modestie qui vous est commune avec luy n'est pas un des moindres liens qui vous attachent l'un à l'autre. La Modération n'est qu'une vertu ordinaire, quand elle ne se rencontre qu'avec des qualitez ordinaires. Mais qu'avec toutes les qualitez & du cœur & de l'esprit, qu'avec un jugement qui ce semble



## EPISTRE.

ne devroit estre le fruit que de l'experience de plusieurs années, qu'avec mille belles connoissances que vous ne scauriez cacher à vos amis particuliers, vous ayez encore cette sage retenue que tout le monde admire en vous; C'est sans doute une vertu rare en un siecle où l'on fait vanité des moindres choses. Mais je me laisse emporter insensiblement à la tentation de parler de vous. Il faut qu'elle soit bien violente puis que je n'ay pû y resister dans une Lettre, où je n'avois autre dessein que de vous témoigner avec combien de respect je suis,

MONSEIGNEUR,

Vostre tres-humble & tres-  
obeïssant serviteur

RACINE.





## P R E F A C E.



E tous les ouvrages que j'ay donnez au public, il n'y en a point qui m'ait attiré plus d'applaudissemens ny plus de censeurs que celuy-cy. Quelque soin que j'aye pris pour travailler cette Tragedie, il semble qu'autant que je me suis efforcé de la rendre bonne, autant de certaines gens se sont efforcez de la décrier. Il n'y a point de cabale qu'ils n'ayent faite, point de critique dont ils ne se soient avisez. Il y en a qui ont pris mesme le party de Neron contre moy. Ils ont dit que je le faisois trop cruel. Pour moy je croyois que le nom seul de Neron faisoit entendre quelque chose de plus que cruel. Mais peut-estre qu'ils raffinent sur son Histoire, & veulent dire qu'il estoit honneste homme dans ses premieres années. Il ne faut qu'avoir lû Tacite, pour sçavoir que s'il a esté quelque temps un bon Empereur, il a toûjours esté un tres-méchant homme. Il ne s'agit point dans ma Tragedie des affaires du dehors. Neron est icy dans son



## P R E F A C E.

particulier & dans sa famille. Et ils me dispenseront de leur rapporter tous les passages, qui pourroient bien aisément leur prouver que je n'ay point de reparation à luy faire.

D'autres ont dit au contraire que je l'avois fait trop bon. J'avouë que je ne m'étois pas formé l'idée d'un bon homme en la personne de Neron. Je l'ay toujours regardé comme un monstre. Mais c'est icy un monstre naissant. Il n'a pas encore mis le feu a Rome. Il n'a pas tué sa Mere, sa Femme, ses Gouverneurs. A cela prés il me semble qu'il luy échappe assez de cruauté, pour empêcher que personne ne le méconnoisse.

Quelques-uns ont pris l'intérêt de Narcisse, & se sont plaints que j'en eusse fait un tres-méchant homme & le confident de Neron. Il suffit d'un passage pour leur répondre. Neron, dit Tacite, porta impatiemment la mort de Narcisse, parce que cét Affranchy avoit une conformité merveilleuse avec les vices du Prince encore cachez. *Cujus abditis adhuc vitijs mirè congruebat.*

Les autres se sont scandalisez que j'eusse choisi un homme aussi jeune que Britannicus pour le Heros d'une Tragedie. Je leur ay déclaré dans la Preface d'Andromaque les sentimens d'Aristote sur le Heros de la Tragedie,



## P R E F A C E.

& que bien loin d'estre parfait, il faut toujours qu'il ait quelque imperfection. Mais je leur diray encore icy qu'un jeune Prince de dix-sept ans, qui a beaucoup de cœur, beaucoup d'amour, beaucoup de franchise & beaucoup de credulité, qualitez ordinaires d'un jeune homme, m'a semblé tres-capable d'exciter la compassion. Je n'en veux pas davantage.

Mais, disent-ils, ce Prince n'entroit que dans sa quinzième année lors qu'il mourut. On le fait vivre luy & Narcisse deux ans plus qu'ils n'ont vécu. Je n'aurois point parlé de cette objection, si elle n'avoit esté faite avec chaleur par un homme, qui s'est donné la liberté de faire regner vingt ans un Empereur qui n'en a regné que huit : quoy que ce changement soit bien plus considerable dans la Chronologie, ou l'on suppute les temps par les années des Empereurs.

Junie ne manque pas non plus de Censeurs. Ils disent que d'une vieille coquette nommée Junia Silana, j'en ay fait une jeune Fille tres-sage. Qu'auroient-ils à me répondre, si je leur disois que cette Junie est un personnage inventé, comme l'Emilie de Cinna, comme la Sabine d'Horace ? Mais j'ay à leur dire que s'ils avoient bien lû l'Histoire, ils y auroient trouvé une Junia Calvinia, de la famille d'Augus-



## P R E F A C E.

te, Sœur de Silanus à qui Claudius avoit promis Octavie. Cette Junie estoit jeune, belle, & comme dit Seneque, *festivissima omnium puellarum*. Elle aimoit tendrement son Frere, & leurs ennemis, dit Tacite, *les accuserent tous deux d'inceste, quoy qu'ils ne fussent coupables que d'un peu d'indiscretion*. Si je la represente plus retenue qu'elle n'étoit, je n'ay pas ouy dire qu'il nous fust défendu de rectifier les mœurs d'un Personnage, sur tout lors qu'il n'est pas connu.

L'on trouve estrange qu'elle paroisse sur le Theatre, apres la mort de Britannicus. Certainement la delicateffe est grande de ne pas vouloir qu'elle dise en quatre vers assez touchans qu'elle passe chez Octavie. Mais, disent-ils, cela ne valoit pas la peine de la faire revenir. Un autre l'auroit pû raconter pour elle. Ils ne sçavent pas qu'une des regles du Theatre est de ne mettre en recit que les choses qui ne se peuvent passer en action; Et que tous les Anciens font venir souvent sur la Scene des Acteurs, qui n'ont autre chose à dire, sinon qu'ils viennent d'un endroit, & qu'ils s'en retournent en un autre.

Tout cela est inutile, disent mes Censeurs. La Piece est finie au recit de la mort de Britannicus, & l'on ne devroit point écouter le reste.



## P R E F A C E.

On l'écoute pourtant, & même avec autant d'attention qu'aucune fin de Tragedie. Pour moy j'ay toujours compris que la Tragedie estant l'imitation d'une action complete, où plusieurs personnes concourent, cette action n'est point finie que l'on ne sçache en quelle situation elle laisse ces mêmes personnes. C'est ainsi que Sophocle en use presque par tout. C'est ainsi que dans l'Antigone il employe autant de vers à représenter la fureur d'Hemon & la punition de Creon apres la mort de cette Princesse, que j'en ay employez aux imprecations d'Agrippine, à la retraite de Junie, à la punition de Narcisse, & au desespoir de Néron, apres la mort de Britannicus.

Que faudroit-il faire pour contenter des Juges si difficiles? La chose feroit aisée pour peu qu'on voulust trahir le bon sens. Il ne faudroit que s'écarter du naturel pour se jeter dans l'extraordinaire. Au lieu d'une action simple, chargée de peu de matiere, telle que doit être une action qui se passe en un seul jour, & qui s'avancant par degrez vers sa fin, n'est soutenüe que par les interets, les sentimens, & les passions des Personnages, il faudroit remplir cette mesme action de quantité d'incidens qui ne se pourroient passer qu'en un mois, d'un grand nombre de jeux de theatre d'autant plus



## P R E F A C E.

surprenans qu'ils feroient moins vray-semblables, d'une infinité de declamations où l'on feroit dire aux Acteurs tout le contraire de ce qu'ils devroient dire. Il faudroit par exemple representer quelque Heros yvre, qui se voudroit faire haïr de sa Maïstresse de gayeté de cœur, un Lacedemonien grand parleur, un Conquerant qui ne debiteroit que des maximes d'amour, une Femme qui donneroit des leçons de fierté à des Conquerans. Voilà sans doute dequoy faire récrier tous ces Messieurs. Mais que diroit cependant le petit nombre de gens sages auxquels je m'efforce de plaire? De quel front oserois-je me monstrier, pour ainsi dire, aux yeux de ces grands Hommes de l'antiquité que j'ay choisis pour modelles? Car, pour me servir de la pensée d'un Ancien, voilà les veritables spectateurs que nous devons nous proposer, & nous devons sans cesse nous demander: Que diroient Homere & Virgile s'ils lisoient ces vers? Que diroit Sophocle s'il voyoit representer cette Scene? Quoy qu'il en soit je n'ay point pretendu empêcher qu'on ne parlât contre mes Ouvrages. Je l'aurois pretendu inutilement. *Quid de te alij loquantur ipsi videant*, dit Ciceron, *sed loquantur tamen.*

Je prie seulement le Lecteur de me pardonner cette petite Preface que j'ay faite pour luy



## P R E F A C E.

rendre raison de ma Tragedie. Il n'y a rien de plus naturel que de se défendre quand on se croit injustement attaqué. Je voy que Terence même semble n'avoir fait des Prologues, que pour se justifier contre les critiques d'un vieux Poëte mal intentionné, *malevoli veteris Poëtæ*, & qui venoit briguer des voix contre luy jusqu'aux heures où l'on representoit ses Comedies.

*Occæpta est agi:*

*Exclamat, &c.*

On me pouvoit faire une difficulté qu'on ne m'a point faite. Mais ce qui est échappé aux Spectateurs pourra estre remarqué par les Lecteurs. C'est que je fais entrer Junie dans les Vestales, où, selon Aulugelle, on ne recevoit personne au dessous de six ans, ny au dessus de dix. Mais le Peuple prend icy Junie sous sa protection & j'ay crû qu'en consideration de sa naissance, de sa vertu, & de son mal-heur, il pouvoit la dispenser de l'âge prescrit par les loix, comme il a dispensé de l'âge pour le Consulat, tant de grands Hommes qui avoient mérité ce privilege.

Enfin je suis tres-persuadé qu'on me peut faire bien d'autres critiques, sur lesquelles je n'aurois d'autre party à prendre que celuy d'en profiter à l'avenir. Mais je plains fort le



## P R E F A C E.

mal-heur d'un homme qui travaille pour le Public. Ceux qui voyent le mieux nos défauts, sont ceux qui les dissimulent le plus volontiers. Ils nous pardonnent les endroits qui leur ont déplû, en faveur de ceux qui leur ont donné du plaisir. Il n'y a rien au contraire de plus injuste qu'un ignorant. Il croit toujours que l'admiration est le partage des gens qui ne sçavent rien. Il condamne toute une Piece pour une Scene qu'il n'approuve pas. Il s'attaque même aux endroits les plus éclatans pour faire croire qu'il a de l'esprit. Et pour peu que nous resistions à ses sentimens, il nous traite de presomptueux qui ne veulent croire personne, & ne songe pas qu'il tire quelquefois plus de vanité d'une critique fort mauvaise, que nous n'en tirons d'une assez bonne piece de theatre.

*Homine imperito numquam quidquam injustius.*







EXTRAIT DU PRIVILEGE  
du Roy.

**P**A R Grace & Privilege du Roy en datte du septième Janvier 1670. signé **D A L E N C E** il est permis au Sieur Racine de faire imprimer, vendre & debiter par tel Libraire ou Imprimeur qu'il aura choisi, une Piece de Theatre par luy composée, intitulée *Britannicus. Tragedie*: & ce pendant le temps & espace de cinq années, avec défense à toutes personnes de quelque qualité ou condition qu'elles soient, d'en vendre ny debiter aucun exemplaire, que de ceux qui auront esté imprimez de son consentement, à peine de confiscation des exemplaires & autres peines portées par ledit Privilege.

*Ledit Sieur Racine a cedé le droit dudit Privilege à Denys Thierry & à claude Barbin, pour en jouir suivant le contenu en icy.*

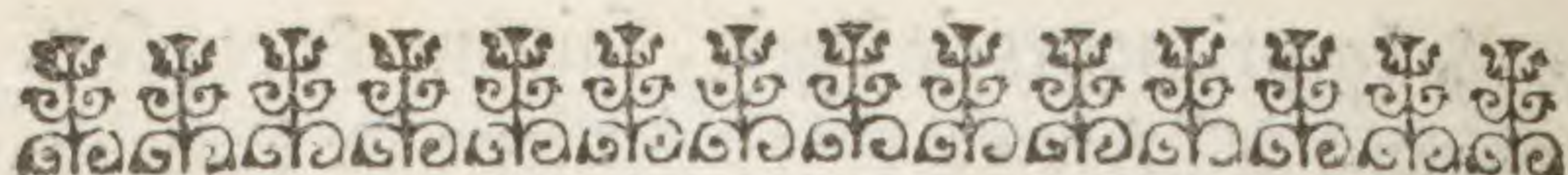
Registré sur le Livre des Marchands Librai-



res & Imprimeurs de Paris, suivant & conformément à l'Arrest du Parlement de Paris du huitième Avril 1653. & celuy du Conseil Privé du Roy, du 27. Février 1665. Signé  
A. SOUBRON *Scyndic.*







## ACTEURS.

NERON

Empereur, fils d'Agrippine

BRITANNICUS,

Fils de l'Empereur Claudius.

AGRIPPINE

Veuve de Domitius Enobarbus pere de Neron, & en secondes noces Veuve de l'Empereur Claudius

JUNIE

Amante de Britannicus

BURRHUS

Gouverneur de Neron

NARCISSE

Gouverneur de Britannicus

ALBINE

Confidente d'Agrippine.

GARDES

*La Scene est à Rome, dans une chambre du Palais de Neron.*

BRITANNICUS.





**BRITANNICUS.**  
**TRAGEDIE.**



**ACTE I.**

**SCENE PREMIERE.**

**AGRIPPINE, ALBINE.**

**ALBINE.**



UOY ? tandis que Neron s'aban-  
donne au sommeil

Faut-il que vous veniez attendre son  
réveil ?

Qu'errant dans le Palais sans fuite &

sans escorte

La mere de Cesar veille seule à sa porte ?

Madame, retournez dans vostre appartement.

**AGRIPPINE.**

Albine, il ne faut pas s'éloigner un moment.

Je veux l'attendre icy. Les chagrins qu'il me cause  
M'occuperont assez tout le temps qu'il repose.

A



Tout ce que j'ay prédit n'est que trop assuré  
 Contre Britannicus Neron s'est déclaré.  
 L'impatient Neron cesse de se contraindre ;  
 Las de se faire aimer il veut se faire craindre.  
 Britannicus le gésne , Albine , & chaque jour  
 Je sens que je deviens importune à mon tour.

ALBINE.

Quoy? vous à qui Neron doit le jour qu'il respire?  
 Qui l'avez appelé de si loin à l'Empire?  
 Vous qui desheritant le fils de Claudius  
 Avez nommé Cesar l'heureux Domitius?  
 Tout lui parle , Madame, en faveur d'Agrippine.  
 Il vous doit son amour.

AGRIPPINE.

Il me le doit , Albine.

Tout , s'il est genereux luy, prescrit cette loy.  
 Mais tout , s'il est ingrat , luy parle contre moy.

ALBINE.

S'il est ingrat , Madame ! Ah! toute sa conduite  
 Marque dans son devoir une ame trop instruite.  
 Depuis trois ans entiers qu'a-t-il dit ? qu'a-t-il fait,  
 Qui ne promette à Rome un Empereur parfait?  
 Rome depuis trois ans par ses soins gouvernée  
 Au temps de ses Consuls croit estre retournée ,  
 Il la gouverne en pere. Enfin Neron naissant  
 A toutes les vertus d'Auguste vieillissant.

AGRIPPINE.

Non non , mon interest ne me rend point injuste:  
 Il commence , il est vray , par où finit Auguste.  
 Mais crain , que l'avenir détruisant le passé,  
 Il ne finisse ainsi qu'Auguste a commencé.  
 Il se déguise en vain. Je lis sur son visage  
 Des fiers Domitius l'humeur triste , & sauvage.



Il mêle avec l'orgueil , qu'il a pris dans leur sang,  
 La fierté des Nerons , qu'il puifa dans mon flanc.  
 Toûjours la tyrannie a d'heureufes prémices.  
 De Rome pour un temps Caius fut les délices,  
 Mais fa feinte bonté fe tournant en fureur ,  
 Les délices de Rome en devinrent l'horreur.  
 Que m'importe apres tout , que Neron plus fidele  
 D'une longue vertu laiffe un jour le modele ?  
 Ay-je mis dans fa main le Timon de l'Eftat  
 Pour le conduire au gré du Peuple & du Senat ?  
 Ah ! Que de la Patrie il foit s'il veut le Pere. [ re.  
 Mais qu'il fonge un peu plus, qu'Agrippine eft fa me-  
 De quel nom cependant pouvons nous appeller  
 L'attentat que le jour vient de nous reveler ?  
 Il fçait, car leur amour ne peut être ignorée,  
 Que de Britannicus Junie eft adorée.  
 Et ce mefme Neron que la vertu conduit ,  
 Fait enlever Junie au milieu de la nuit.  
 Que veut-il ? Est-ce haine, eft-ce amour qui l'inspire ?  
 Cherche-t-il feulelement le plaifir de leur nuire ?  
 Ou plutôt n'eft-ce point que fa malignité  
 Punit fur eux l'appuy que je leur ay prefté ?

ALBINE.

Vous leur appuy , Madame ?

AGRIPPINE.

Arrefte , chere Albine,  
 Je fçay , que j'ay moy feule avancé leur ruine ,  
 Que du Trône , où le fang l'a dû faire monter  
 Britannicus par moy s'eft veu précipiter.  
 Par moy feule éloigné de l'Hymen d'Octavie  
 Le frere de Junie abandonna la vie ,  
 Silanus , fur qui Claude avoit jetté les yeux ,  
 Et qui contoit Augufte au rang de fes ayeux.

A ij



Neron jouït de tout , & moy pour recompense  
Il faut qu'entre eux & luy je tiennne la balance ,  
Afin que quelque jour par une mesme loy  
Britannicus la tiennne entre mon fils & moy.

ALBINE.

Quel dessein !

AGRIPPINE.

Je m'assure un port dans la tempeste.  
Neron m'échappera si ce frein ne l'arreste.

ALBINE.

Mais prendre contre un fils tant de soins superflus ?

AGRIPPINE.

Je le craindrois bien-tost , s'il ne me craignoit plus.

ALBINE.

Une injuste frayeur vous allarme peut-estre.  
Mais si Neron pour vous n'est plus ce qu'il doit être,  
Du moins son changemēt ne vient pas jusqu'à nous.  
Et ce sont des secrets entre Cesar & vous.

Quelques titres nouveaux que Rome luy defere ,  
Neron n'en reçoit point qu'il ne donne à sa mere.  
Sa prodigue amitié ne se reserve rien.

Vostre nom est dans Rome aussi Saint que le sien.  
A peine parle-t-on de la triste Octavie.

Auguste vostre ayeul honora moins Livie.

Neron devant sa mere a permis le premier

Qu'on portast les faisceaux couronnez de laurier.

Quels effets voulez-vous de sa reconnoissance ?

AGRIPPINE.

Un peu moins de respect , & plus de confiance.

Tous ses présens , Albine , irritent mon dépit.

Je voy mes honneurs croistre , & tóber mon credit.

Non non, le tēps n'est plus que Neron jeune encore

Me renvoyoit les vœux d'une Cour , qui l'adore ,



Lors qu'il se reposoit sur moy de tout l'Estat,  
 Que mon ordre au Palais assembloit le Senat,  
 Et que derriere un voile, invisible, & présente  
 J'étois de ce grand Corps l'Ame toute puissante,  
 Des volontez de Rome alors mal assuré  
 Neron de sa grandeur n'étoit point enyvré.  
 Ce jour, ce triste jour frappe encor ma memoire,  
 Où Neron fut luy-mesme ébloüi de sa gloire,  
 Quand les Ambassadeurs de tant de Rois divers  
 Vinrent le reconnoistre au nom de l'Univers.  
 Sur son Trône avec luy j'allois prendre ma place.  
 J'ignore quel conseil prépara ma disgrâce.  
 Quoy qu'il en soit, Neron d'aussi loin qu'il me vit,  
 Laissa sur son visage éclatter son dépit. [re.  
 Mon cœur même en conçût un malheureux augu-  
 L'Ingrat d'un faux respect colorant son injure,  
 Se leva par avance, & courant m'embrasser  
 Il m'écarta du Trône où je m'allois placer.  
 Depuis ce coup fatal, le pouvoir d'Agrippine  
 Vers sa chute, à grands pas, chaque jour s'achemine.  
 L'ombre seule m'en reste, & l'on n'implore plus  
 Que le nom de Seneque, & l'appuy de Burrhus.

ALBINE.

Ah ! si de ce soupçon vostre ame est prévenueë,  
 Pourquoi nourrissez-vous le venin qui vous tueë ?  
 Allez avec César vous éclaircir du moins.

AGRIPPINE.

Cesar ne me voit plus, Albine, sans témoins.  
 En public, à mon heure, on me donne audience.  
 Sa réponse est dictée, & mesme son silence.  
 Je voy deux surveillans, ses Maistres, & les miens,  
 Présider l'un ou l'autre à tous nos entretiens.  
 Mais je le poursuivray d'autant plus qu'il m'évite.  
 De son desordre, Albine, il faut que je profite.



J'entens du bruit, on ouvre, allons subitement  
 Luy demander raison de cét enlevement.  
 Surprenons, s'il se peut les secrets de son ame.  
 Mais quoy ? Déjà Burrhus fort de chez luy ?



## SCENE II.

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

BURRHUS. **M** Adame,

Au nom de l'Empereur j'allois vous informer  
 D'un ordre, qui d'abord a pû vous allarmer,  
 Mais qui n'est que l'effet d'une sage conduite,  
 Dont Cesar a voulu que vous foyez instruite.

AGRIPPINE.

Puisqu'il le veut, entrons, il m'en instruira mieux.

BURRHUS.

Cesar pour quelque temps s'est soustrait à nos yeux,  
 Déjà par une porte au public moins connue,  
 L'un & l'autre Consul vous avoient prevenuë,  
 Madame. Mais souffrez que je retourne exprés...

AGRIPPINE.

Non, je ne trouble point ses augustes secrets.  
 Cependant voulez-vous qu'avec moins de cōtrainte  
 L'un & l'autre une fois nous nous parliôs sans feinte?

BURRHUS.

Burrhus pour le mensonge eut toujours trop d'hor-  
 reur,



Pretendez vous long-temps me cacher l'Empereur?  
Ne le verray-je plus qu'à titre d'importune?  
Ay-je donc élevé si haut vostre fortune  
Pour mettre une barriere entre mon fils & moy?  
Ne l'osez-vous laisser un moment sur sa foy?  
Entre Seneque & vous disputez-vous la gloire  
A qui m'effacera plutôt de sa memoire?  
Vous l'ay-je confié pour en faire un ingrat?  
Pour estre sous son nom les Maistres de l'Estat?  
Certes plus je medite, & moins je me figure  
Que vous m'osiez conter pour vostre Creature;  
Vous, dont j'ay pû laisser vieillir l'ambition  
Dans les honneurs obscurs de quelque Legion,  
Et moy qui sur le Trône ay suivy mes Ancestres,  
Moy fille, femme, sœur, & mere de vos Maistres.  
Que pretendez-vous donc? Pensez-vous que ma voix  
Ait fait un Empereur pour m'en imposer trois?  
Neron n'est plus enfant. N'est-il pas tēps qu'il regne?  
Jusqu'à quand voulez-vous que l'Empereur vous  
craigne?

Ne scauroit-il rien voir, qu'il n'emprunte vos yeux?  
Pour se conduire enfin n'a-t-il pas ses ayeux?  
Qu'il choisisse, s'il veut, d'Auguste, ou de Tibere.  
Qu'il imite, s'il peut, Germanicus mon pere.  
Parmy tant de Heros je n'ose me placer.  
Mais il est des vertus que je luy puis tracer.  
Je puis l'instruire au moins, combien sa confidence  
Entre un sujet & luy doit laisser de distance.

B U R R H U S.

Je ne m'étois chargé dans cette occasion  
Que d'excuser Cesar d'une seule action.  
Mais puisque sans vouloir que je le justifie,  
Vous me rendez garant du reste de sa vie,

A iij



Je répondray, Madame, avec la liberté  
D'un Soldat, qui sçait mal farder la verité.

Vous m'avez de Cesar confié la jeunesse,  
Je l'avouë, & je doy m'en souvenir sans cesse.  
Mais vous avois-je fait serment de le trahir,  
D'en faire un Empereur, qui ne sceût qu'obeïr?  
Non. Ce n'est plus à vous qu'il faut que j'en ré-  
ponde.

Ce n'est plus vostre fils. C'est le Maistre du monde.  
J'en doy compte, Madame, à l'Empire Romain  
Qui croit voir son salut, ou sa perte en ma main.  
Ah! si dans l'ignorance il le falloit instruire,  
N'avoit-on que Seneque, & moy pour le seduire?  
Pourquoy de sa conduite éloigner les Flateurs?  
Faloit-il dans l'exil chercher des Corrupteurs?  
La Cour de Claudius en esclaves fertile,  
Pour deux que l'on cherchoit en eût présenté mille,  
Qui tous auroient brigué l'honneur de l'avilir,  
Dans une longue enfance ils l'auroient fait vieillir.  
De quoy vous plaignez-vous, Madame? On vous  
revere.

Ainsi que par Cesar on jure par sa Mere.  
L'Empereur, il est vray, ne vient plus chaque jour  
Mettre à vos pieds l'Empire, & grossir vostre Cour.  
Mais le doit-il, Madame? Et sa reconnoissance  
Ne peut-elle éclater que dans sa dépendance?  
Toujours humble, toujours le timide Neron  
N'ose-il estre Auguste, & Cesar que de nom?  
Vous le diray-je enfin? Rome le justifie.  
Rome à trois Affranchis si long-temps asservie,  
A peine respirant du joug qu'elle a porté,  
Du regne de Neron compte sa liberté.  
Que dis-je? La Vertu semble mesme renaistre.  
Tout l'Empire n'est plus la dépouille d'un Maître.



## T R A G E D I E.

9

Le Peuple au champ de Mars nomme ses Magistrats;  
Cesar nomme les Chefs sur la foy des Soldats.  
Thraseas au Senat, Corbulon dans l'Armée,  
Sont encore innocens, malgré leur renommée.  
Les Deserts autrefois peuplez de Senateurs  
Ne sont plus habitez que par leurs Delateurs.

Qu'importe que Cesar continuë à nous croire,  
Pourvû que nos conseils ne tendent qu'à sa gloire?  
Pourvû que dans le cours d'un regne florissant  
Rome soit toujours libre, & Cesar tout puissant?

Mais, Madame, Neron suffit pour se conduire.  
J'obeis, sans pretendre à l'honneur de l'instruire.  
Sur ses Ayeux sans doute il n'a qu'à se regler.  
Pour bien faire, Neron n'a qu'à se ressembler;  
Heureux, si ses vertus l'une à l'autre enchainées  
Rameinent tous les ans ses premieres années!

### A G R I P P I N E.

Ainsi sur l'avenir n'osant vous assurer  
Vous croyez que sans vous Neron va s'égarer.  
Mais vous, qui jusqu'icy content de vôtre ouvrage,  
Venez de ses vertus nous rendre témoignage,  
Expliquez-nous, pourquoy devenu ravisseur  
Neron de Silanus fait enlever la Sœur.  
Ne tient-il qu'à marquer de cette ignominie  
Le sang de nos Ayeux, qui brille dans Junie?  
De quoy l'accuse-t-il? Et par quel attentat  
Devient-elle en un jour criminelle d'Estat?  
Elle, qui sans orgueil jusqu'à lors élevée,  
N'auroit point vû Neron, s'il ne l'eust enlevée;  
Et qui mesme auroit mis au rang de ses bienfaits  
L'heureuse liberté de ne le voir jamais.

### B U R R H U S.

Je sçay que d'aucun crime elle n'est soupçonnée;  
Mais jusqu'icy Cesar ne l'a point condamnée.



Madame. Aucun objet ne blesse icy ses yeux.  
 Elle est dans un Palais tout plein de ses Ayeux.  
 Vous sçavez que les droits qu'elle porte avec elle  
 Peuvent de son Espoux faire un Prince rebelle,  
 Que le sang de Cesar ne se doit allier  
 Qu'à ceux à qui Cesar le veut bien confier,  
 Et vous mesme avouerez qu'il ne seroit pas juste,  
 Qu'on disposast sans luy de la Niece d'Auguste.

## AGRIPPINE.

Je vous entens. Neron m'apprend par vostre voix  
 Qu'en vain Britannicus s'assure sur mon choix.  
 En vain pour détourner ses yeux de sa misere,  
 J'ay flaté son amour d'un Hymen qu'il espere,  
 A ma confusion Neron veut faire voir  
 Qu'Agrippine promet par delà son pouvoir.  
 Rome de ma faveur est trop préoccupée,  
 Il veut par cet affront qu'elle soit détrompée,  
 Et que tout l'Univers apprenne avec terreur  
 A ne confondre plus mon fils & l'Empereur.  
 Il le peut. Toutefois j'ose encore luy dire  
 Qu'il doit avant ce coup affermir son Empire,  
 Et qu'en me reduisant à la necessité  
 D'éprouver contre luy ma foible autorité,  
 Il expose la sienne, & que dans la balance  
 Mon nom peut-estre aura plus de poids qu'il ne pèse.

## BURRHUS.

Quoy Madame? Tôujours soupçonner son respect?  
 Ne peut-il faire un pas qui ne vous soit suspect?  
 L'Empereur vous croit-il du party de Junie?  
 Avec Britannicus vous croit-il réunie?  
 Quoy de vos ennemis devenez-vous l'appuy  
 Pour trouver un pretexte à vous plaindre de luy?  
 Sur le moindre discours qu'on pourra vous redire,  
 Serez-vous tôujours preste à partager l'Empire?



Vous craindrez-vous sans cesse, & vos embrassemens  
Ne se passeront-ils qu'en éclaircissiemens?  
Ah! Quittez d'un Censeur la triste diligence.  
D'une Mere facile affectez l'indulgence.  
Souffrez quelques froideurs sans les faire éclater,  
Et n'avertissez point la Cour de vous quitter.

AGRIPPINE.

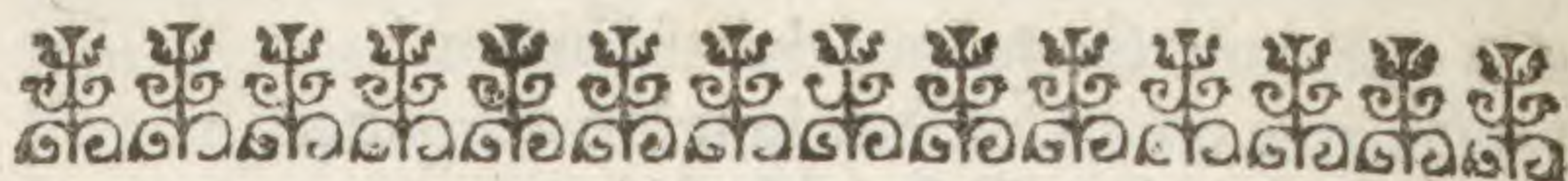
Et qui s'honoreroit de l'appuy d'Agrippine  
Lors que Neron luy mesme annonce sa ruine?  
Lors que de sa presence il semble me bannir?  
Quand Burrhus à sa porte ose me retenir?

BURRHUS.

Madame, je voy bien qu'il est temps de me taire,  
Et que ma liberté commence à vous déplaire.  
La douleur est injuste, & toutes les raisons  
Qui ne la flattent point aigrissent ses soupçons.  
Voicy Britannicus. Je luy cede ma place.  
Je vous laisse écouter, & plaindre sa disgrâce,  
Et peut-estre, Madame, en accuser les soins  
De ceux, que l'Empereur a consultez le moins.







## SCENE III.

AGRIPPINE, BRITANNICUS  
NARCISSE, ALBINE.

AGRIPPINE.

[ quiete  
**A** H Prince ! où courez-vous ? Quelle ardeur in-  
Parmy vos ennemis en aveugle vous jette ?  
Que venez-vous chercher ?

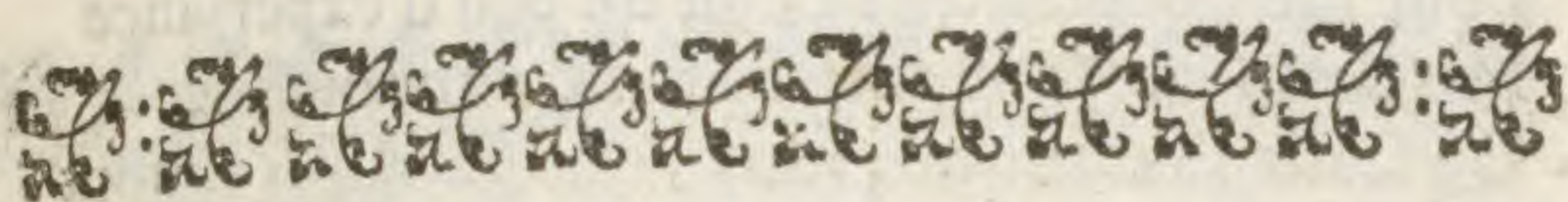
BRITANNICUS.

Ce que je cherche ? Ah Dieux !  
Tout ce que j'ay perdu , Madame , est en ces lieux.  
De mille affreux Soldats Junie environnée  
S'est veüe en ce Palais indignement traînée.  
Helas ! de quelle horreur ses timides esprits  
A ce nouveau spectacle auront esté surpris !  
Enfin on me l'enleve. Une loy trop severe  
Va separer deux cœurs , qu'assembloit leur misere.  
Sans doute on ne veut pas que mêlant nos douleurs  
Nous nous aidions l'un l'autre à porter nos malheurs.

AGRIPPINE.

Il suffit. Comme vous je ressens vos injures.  
Mes plaintes ont déjà precedé vos murmures.  
Mais je ne pretens pas qu'un impuissant courroux  
Dégage ma parole , & m'acquitte envers vous.  
Je ne m'explique point. Si vous voulez m'entendre,  
Suivez-moy chez Pallas, où je vais vous attendre.





# SCENE IV.

BRITANNICUS, NARCISSE.

BRITANNICUS.

**L**A croiray-je, Narcisse ? Et dois-je sur sa foy  
La prendre pour arbitre entre son fils & moy ?  
Qu'en dis-tu ? N'est-ce pas cette mesme Agrippine,  
Que mon Pere épousa jadis pour ma ruine,  
Et qui, si je t'en crois, a de ses derniers jours  
Trop lents pour ses desseins précipité le cours ?

NARCISSE.

N'importe. Elle se sent comme vous outragée.  
A vous donner Junie elle s'est engagée.  
Unissez vos chagrins. Liez vos interets.  
Ce Palais retentit en vain de vos regrets.  
Tant que l'on vous verra d'une voix suppliante,  
Semer icy la plainte, & non pas l'épouvante,  
Que vos ressentimens se perdrôt en discours, [jours.  
Il n'en faut point douter, vous vous plaindrez tou-

BRITANNICUS.

Ah, Narcisse ! Tu sçais si de la servitude  
Je pretens faire encore une longue habitude.  
Tu sçais si pour jamais de ma chute étonné  
Je renonce aux grandeurs, où j'étois destiné.  
Mais je suis seul encor. Les amis de mon Pere  
Sont autant d'inconnus qu'écarte ma misere.  
Et ma jeunesse mesme éloigne loin de moy  
Tous ceux qui dans le cœur me réservent leur foy.



Pour moy depuis un an , qu'un peu d'experience  
M'a donné de mon sort la triste connoissance ,  
Que vois-je autour de moy , que des Amis vendus  
Qui sont de tous mes pas les témoins assidus ?  
Qui choisis par Neron pour ce commerce infame  
Trafiquent avec luy des secrets de mon ame ? [ jours.  
Quoy qu'il en soit , Narcisse , on me vend tous les  
Il prevoit mes desseins , il entend mes discours.  
Comme toy dans mon cœur il sçait ce qui se passe.  
Que t'en semble Narcisse ?

## NARCISSE.

Ah ! Quelle ame assez basse . . .

C'est à vous de choisir des Confidens discrets ,  
Seigneur , & de ne pas prodiguer vos secrets.

## BRITANNICUS.

Narcisse , tu dis vray. Mais cette défiance  
Est toujours d'un grand cœur la dernière science,  
On le trompe long-temps. Mais enfin je te croy.  
Ou plutôt je fay vœu de ne croire que toy.  
Mon Pere , il m'en souvient , m'affura de ton zele.  
Seul de ses Affranchis tu m'es toujours fidelle.  
Tes yeux sur ma conduite incessamment ouverts  
M'ont sauvé jusqu'icy de mille écueils couverts.  
Va donc voir si le bruit de ce nouvel orage  
Aura de nos Amis excité le courage.  
Examine leurs yeux. Observe leurs discours.  
Voy si j'en puis attendre un fidelle secours.  
Sur tout dans ce Palais remarque avec adresse  
Avec quel soin Neron fait garder la Princesse.  
Sache si du peril ses beaux yeux sont remis ,  
Et si son entretien m'est encore permis.  
Cependant de Neron je vais trouver la mere  
Chez Pallas comme toy l'Affranchy de mon pere.  
Je vais la voir , l'aigrir , la suivre , & s'il se peut  
M'engager sous son nom plus loin qu'elle ne veut.





# ACTE II.

## SCÈNE PREMIÈRE.

NERON, BURRHUS, NARCISSE,

*Gardes.*

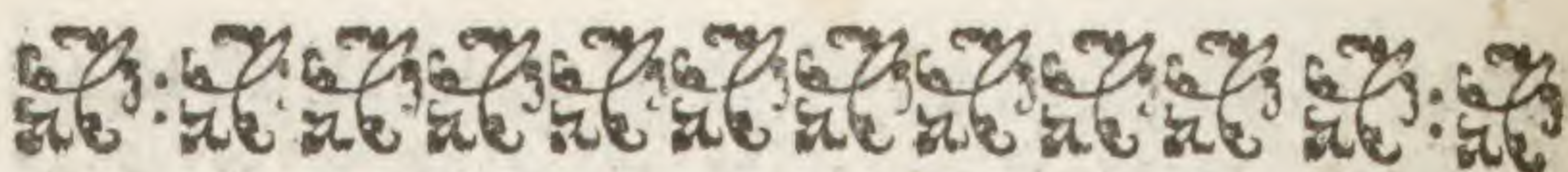
NERON.



'E N doutez point, Burrhus, malgré  
ses injustices,  
C'est ma Mere, & je veux ignorer ses  
caprices. [souffrir

Mais je ne pretens plus ignorer ny  
Le Ministre insolent qui les ose nourrir.  
Pallas de ses conseils empoisonne ma Mere;  
Il seduit chaque jour Britannicus mon Frere.  
Ils l'écoutent luy seul, & qui suivroit leurs pas  
Les trouveroit peut-estre assemblez chez Pallas.  
C'en est trop. De tous deux il faut que je l'écarte.  
Pour la dernière fois qu'il s'éloigne, qu'il parte,  
Je le veux, je l'ordonne; & que la fin du jour  
Ne le retrouve pas dans Rome, ou dans ma Cour.  
Allez, cet ordre importe au salut de l'Empire.  
Vous Narcisse, approchez. Et vous, qu'on se retire.





## SCENE II.

NERON, NARCISSE.

NARCISSE.

[ mains ]

GRaces aux Dieux, Seigneur, Junie entre vos  
 Vous assure aujourd'huy du reste des Romains.  
 Vos Ennemis déchûs de leur vaine esperance  
 Sont allez chez Pallas pleurer leur impuissance.  
 Mais que vois-je ? Vous mesme inquiet, étonné,  
 Plus que Britannicus paroissez consterné.  
 Que presage à mes yeux cette tristesse obscure,  
 Et ces sombres regards errans à l'avanture ?  
 Tout vous rit. La Fortune obeît à vos vœux.

NERON.

Narcisse c'en est fait. Neron est amoureux.

NARCISSE.

Vous ?

NERON.

Depuis un moment, mais pour toute ma vie,  
 J'aime ( que dis-je aimer ? ) j'idolatre Junie.

NARCISSE.

Vous l'aimez ?

NERON.

Excité d'un desir curieux

Cette nuit je l'ay veuë arriver en ces lieux,  
 Triste, levant au Ciel ses yeux mouillez de larmes,  
 Qui brilloiët au travers des flambeaux & des armes,  
 Belle,



Belle, sans ornement, dans le simple appareil  
 D'une Beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.  
 Que veux-tu ? Je ne sçay si cette negligence,  
 Les ombres, les flambeaux, les cris, & le silence,  
 Et le farouche aspect de ses fiers ravisseurs  
 Relevoient de ses yeux les timides douceurs.  
 Quoy qu'il en soit, ravy d'une si belle veüe,  
 J'ay voulu luy parler & ma voix s'est perduë ;  
 Immobile, saisi d'un long estonnement  
 Je l'ay laissé passer dans son appartement.  
 J'ay passé dans le mien. C'est là que solitaire  
 De son image en vain j'ay voulu me distraire.  
 Trop presente à mes yeux je croyois luy parler.  
 J'aimois jusqu'à ses pleurs que je faisois couler.  
 Quelquefois, mais trop tard, je luy demandois grace ;  
 J'employois les soupirs, & mesme la menace.  
 Voilà comme occupé de mon nouvel amour  
 Mes yeux sans se fermer ont attendu le jour.  
 Mais je m'en fais peut-estre une trop belle image.  
 Elle m'est apparue avec trop d'avantage,  
 Narcisse, qu'en dis-tu ?

NARCISSE.

Quoy, Seigneur, croira-t-on  
 Qu'elle ait pû si long-temps se cacher à Neron ?

NERON.

Tu le sçais bien, Narcisse. Et soit que sa colere  
 M'imputast le mal-heur qui luy ravit son Frere,  
 Soit que son cœur jaloux d'une austere fierté  
 Enviasst à nos yeux sa naissante beauté,  
 Fidelle à sa douleur, & dans l'ombre enfermée  
 Elle se déroboit même à sa Renommée.  
 Et c'est cette vertu si nouvelle à la Cour  
 Dont la perséverance irrite mon amour.





Quoy Narcisse? Tandis qu'il n'est point de Romaine  
 Que mon amour n'honnore & ne rende plus vaine,  
 Qui dès qu'à ses regards elle ose se fier  
 Sur le cœur de Cefar ne les vienne effayer :  
 Seule dans son Palais la modeste Junie  
 Regarde leurs honneurs comme une ignominie,  
 Fuit, & ne daigne pas peut estre s'informer  
 Si Cefar est aimable, ou bien s'il sçait aimer ?  
 Dy moy, Britannicus l'aime-t-il ?

NARCISSE.

Quoy s'il l'aime ;

Seigneur ?

NERON.

Si jeune encor se connoist-il luy même ?  
 D'un regard enchanteur connoist-il le poison ?

NARCISSE.

Seigneur, l'amour toujours n'attend pas la raison.  
 N'en doutez point, il l'aime. Instruit par tant de  
 charmes

Ses yeux sont déjà faits à l'usage des larmes.  
 A ses moindres desirs il sçait s'accommoder.  
 Et peut-estre déjà sçait-il persuader.

NERON.

Que dis-tu ? sur son cœur il auroit quelque empire ?

NARCISSE.

Je ne sçay. Mais, Seigneur, ce que je puis vous dire,  
 Je l'ay veû quelquefois s'arracher de ces lieux,  
 Le cœur plein d'ũ courroux qu'il cachoit à vos yeux,  
 D'une Cour qui le fuit pleurant l'ingratitude,  
 Las de vostre grandeur, & de sa servitude,  
 Entre l'impatience & la crainte flottant ;  
 Il alloit voir Junie, & revenoit contant,



NERON.

D'autant plus malheureux qu'il aura scû luy plaire ,  
Narcisse , il doit plutôt souhaiter sa colere.  
Neron impunément ne fera pas jaloux,

NARCISSE.

Vous ? Et de quoy , Seigneur vous inquietez-vous ?  
Junie a pû le plaindre & partager ses peines ,  
Elle n'a veu couler de larmes que les siennes.  
Mais aujourd'huy , Seigneur , que ses yeux deffillez  
Regardant de plus près l'éclat dont vous brillez ,  
Verront autour de vous les Rois sans diadème ,  
Inconnus dans la foule , & son Amant luy-même ,  
Attachez sur vos yeux s'honorer d'un regard  
Que vous aurez sur eux fait tomber au hazard ;  
Quand elle vous verra de ce degré de gloire ,  
Venir en soupirant avouer sa victoire ,  
Maistre n'en doutez point, d'un cœur déjà charmé  
Commandez qu'on vous aime , & vous serez aimé.

NERON.

A combien de chagrins il faut que je m'appreste !  
Que d'importunitez !

NARCISSE.

Quoy donc ? Qui vous arreste ,  
Seigneur ?

NERON.

Tout. Octavie , Agrippine , Burrhus ,  
Senèque , Rome entiere , & trois ans de vertus.  
Non que pour Octavie un reste de tendresse  
M'attache à son hymen , & plaigne sa jeunesse.  
Mes yeux depuis long-temps fatiguez de ses soins ,  
Rarement de ses pleurs daignent estre témoins.  
Trop heureux si bien-tost la faveur d'un divorce ,  
Me soulageoit d'un ioug qu'on m'imposa par force.

B ij



Le Ciel même en secret semble la condamner.  
 Ses vœux depuis quatre ans ont beau l'importuner.  
 Les Dieux ne mōtrent point que sa vertu les touche.  
 D'aucun gage, Narcisse, ils n'honorent sa couche.  
 L'Empire vainement demande un heritier.

## NARCISSE.

Que tardez-vous, Seigneur, à la repudier ?  
 L'Empire, vostre cœur, tout condamne Octavie.  
 Auguste vostre ayeul soupiroit pour Livie,  
 Par un double divorce ils s'unirent tous deux,  
 Et vous devez l'Empire à ce divorce heureux.  
 Tibere, que l'Hymen plaça dans sa famille,  
 Osa bien à ses yeux repudier sa Fille.  
 Vous seul jusques icy contraire à vos desirs  
 N'osez par un divorce assurer vos plaisirs.

## NERON.

Et ne connois-tu pas l'implacable Agrippine ?  
 Mon amour inquiet déjà se l'imagine,  
 Qui m'amaine Octavie, & d'un œil enflammé  
 Atteste les saints droits d'un nœud qu'elle a formé,  
 Et portant à mon cœur des atteintes plus rudes,  
 Me fait un long recit de mes ingrattitudes.  
 De quel front soutenir ce fâcheux entretien ?

## NARCISSE.

N'estes vous pas, Seigneur, vostre Maistre, & le sien ?  
 Vous verrons-nous toujours trébler sous sa Tutelle ?  
 Vivez, regnez pour vous. C'est trop regner pour Elle.  
 Craignez-vous ? Mais, Seigneur, vous ne la craignez  
 pas.

Vous venez de bannir le superbe Pallas,  
 Pallas, dont vous sçavez qu'elle soutient l'audace.

## NERON.

Esloigné de ses yeux j'ordonne, je menasse,



J'écoute vos conseils, j'ose les approuver,  
 Je m'excite contre-elle & tâche à la braver.  
 Mais ( je t'expose icy mon ame toute nuë )  
 Si-tost que mon mal-heur me ramène à sa veuë,  
 Soit que je n'ose encor démentir le pouvoir  
 De ces yeux, où j'ay lû si long-temps mon devoir,  
 Soit qu'à tant de bien-faits ma memoire fidelle,  
 Luy soumette en secret tout ce que je tiens d'elle;  
 Mais enfin mes efforts ne me servent de rien,  
 Mon Genie étonné tremble devant le sien.  
 Et c'est pour m'affranchir de cette dépendance  
 Que je la fuy par tout, que même je l'offense,  
 Et que de temps en temps j'irrite ses ennuis  
 Afin qu'elle m'évite autant que je la fuis.  
 Mais je t'arreste trop. Retire-toy, Narcisse.  
 Britannicus pourroit t'accuser d'artifice.

NARCISSE.

Non, non, Britannicus s'abandonne à ma foy.  
 Par son ordre, Seigneur, il croit que je vous voy,  
 Que je m'informe icy de tout ce qui le touche  
 Et veut de vos secrets estre instruit par ma bouche.  
 Impatient sur tout de revoir ses amours  
 Il attend de mes soins ce fidelle secours.

NERON.

J'y consens: porte luy cette douce nouvelle;  
 Il la verra.

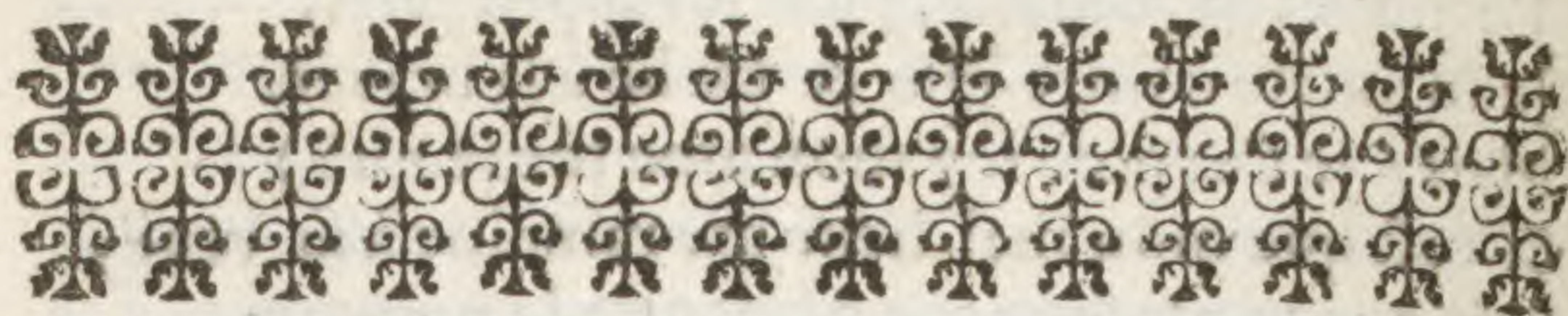
NARCISSE.

Seigneur bannissez-le loin d'elle.

NERON.

J'ay mes raisons, Narcisse, & tu peux concevoir,  
 Que je luy vendray cher le plaisir de la voir.  
 Cependant vante luy ton heureux stratagême.  
 Dy-luy qu'en sa faveur on me trompe moy-même,  
 Qu'il la voit sans mon ordre. On ouvre, la voicy.  
 Va retrouver ton Maistre & l'amener icy.





# SCENE III.

NERON, JUNIE.

NERON.

**V**ous vous troublez, Madame, & changez de vi-  
 lifez vous d'as mes yeux quelque triste presage?

JUNIE.

Seigneur, je ne vous puis déguiser mon erreur.  
 J'allois voir Octavie, & non pas l'Empereur.

NERON.

Je le sçay bien, Madame, & n'ay pû sans envie  
 Apprendre vos bontez pour l'heureuse Octavie.

JUNIE.

Vous Seigneur?

NERON.

Pensez-vous, Madame, qu'en ces lieux  
 Seule pour vous connoître Octavie ait des yeux?

JUNIE.

Et quel autre, Seigneur, voulez-vous que j'implore?  
 A qui demanderay-je un crime que j'ignore?  
 Vous qui le punissez, vous ne l'ignorez pas.

De grace apprenez-moy, Seigneur, mes attentats.

NERON.

Quoy Madame? Est-ce donc une legere offense  
 De m'avoir si long-temps caché vostre presence?



Ces trefors dont le Ciel voulut vous embellir,  
 Les avez-vous receus pour les ensevelir ?  
 L'heureux Britannicus verra-t-il sans allarmes  
 Croître loin de nos yeux son amour & vos charmes ?  
 Pourquoi de cette gloire exclus jusqu'à ce jour,  
 M'avez-vous sans pitié relegué dans ma Cour ?  
 On dit plus. Vous souffrez sans en estre offensée  
 Qu'il vous ose, Madame, expliquer sa pensée.  
 Car je ne croiray point que sans me consulter  
 La severe Junie ait voulu le flater,  
 Ny qu'elle ait consenty d'aimer & d'estre aimée  
 Sans que j'en sois instruit que par la Renommée.

JUNIE.

Je ne vous nieray point, Seigneur, que ses soupirs  
 M'ont daigné quelquefois expliquer ses desirs.  
 Il n'a point détourné ses regards d'une Fille,  
 Seul reste du débris d'une illustre Famille. [reux  
 Peut-estre il se souvient qu'en un temps plus heu-  
 Son Pere me nomma pour l'objet de ses vœux.  
 Il m'aime. Il obeît à l'Empereur son Pere,  
 Et j'ose dire encore à vous, à vostre Mere ;  
 Vos desirs sont toujours si conformes aux siens : : :

NERON.

Ma Mere a ses desseins, Madame, & j'ay les miens  
 Ne parlons plus icy de Claude, & d'Agrippine.  
 Ce n'est point par leur choix que je me determine,  
 C'est à moy seul, Madame, à répondre de vous ;  
 Et je veux de ma main vous choisir un Espoux.

JUNIE.

Ah, Seigneur, songez-vous que toute autre alliance,  
 Fera honte aux Césars auteurs de ma naissance ?



Non, Madame, l'Espoux dont je vous entretiens  
Peut sans honte assembler vos ayeux & les siens.  
Vous pouvez, sans rougir, consentir à sa flamme.

JUNIE.

Et quel est donc, Seigneur, cét Espoux?

NERON.

Moy, Madame.

JUNIE.

Vous!

NERON.

Je vous nommerois, Madame, un autre nom,  
Si j'en sçavois quelque autre au dessus de Neron.  
Ouy, pour vous faire un choix, où vous puissiez  
souscrire,

J'ay parcouru des yeux la Cour, Rome, & l'Empire.  
Plus j'ay cherché, Madame, & plus je cherche encor  
En quelles mains je doy confier ce tresor,  
Plus je voy que Cesar digne seul de vous plaire  
En doit estre luy seul l'heureux depositaire,  
Et ne peut dignement vous confier qu'aux mains  
A qui Rome a commis l'Empire des Humains.  
Vous mesme consultez vos premieres années.  
Claudius à son Fils les avoit destinées,  
Mais c'étoit en un temps où de l'Empire entier  
Il croyoit quelque jour le nommer l'Heritier.  
Les Dieux ont prononcé. Loin de leur contredire,  
C'est à vous de passer du costé de l'Empire.  
En vain de ce present ils m'auroient honoré,  
Si vostre cœur devoit en estre separé;  
Si tant de soins ne sont adoucis par vos charmes;  
Si tandis que je donne aux veilles, aux allarmes,  
Des jours toujours à plaindre, & toujours enviez,  
Je ne vais quelquefois respirer à vos piez.

Qu'Octavie



Qu'Octavie à vos yeux ne fasse point d'ombrage.  
Rome aussi bien que moy vous donne son suffrage,  
Repudie Octavie, & me fait dénoïer  
Un Hymen que le Ciel ne veut point avoïer.  
Songez-y donc, Madame, & pesez en vous mesme  
Ce choix digne des soins d'un Prince qui vous aime;  
Digne de vos beaux yeux trop long-temps captivez,  
Digne de l'Univers à qui vous les devez.

## J U N I E.

Seigneur, avec raison je demeure estonnée.  
Je me voy dans le cours d'une mesme journée  
Comme une Criminelle amenée en ces lieux :  
Et lors qu'avec frayeur je paroïs à vos yeux,  
Que sur mon innocence à peine je me fie,  
Vous m'offrez tout d'un coup la place d'Octavie.  
J'ose dire pourtant que je n'ay merité  
Ny cet excez d'honneur, ny cette indignité.  
Et pouvez-vous, Seigneur, souhaitter qu'une Fille,  
Qui vit presque en naissant esteindre sa Famille,  
Qui dans l'obscurité nourrissant sa douleur  
S'est fait une vertu conforme à son malheur,  
Passe subitement de cette nuit profonde  
Dans un rāg qui l'expose aux yeux de tout le mōde,  
Dont je n'ay pū de loin soutenir la clarté,  
Et dont une autre enfin remplit la majesté?

## N E R O N.

Je vous ay déjà dit que je la repudie.  
Ayez moins de frayeur, ou moins de modestie.  
N'accusez point icy mon choix d'aveuglement.  
Je vous répons de vous, consentez seulement.  
Du sang dont vous sortez rappelez la memoire,  
Et ne preferez point à la solide gloire  
Des honneurs dont Cesar pretend vous revestir,  
La gloire d'un refus, sujet au repentir.



JUNIE.

Le Ciel connoist, Seigneur, le fond de ma pensée,  
 Je ne me flatte point d'une gloire insensée.  
 Je sçay de vos presens mesurer la grandeur.  
 Mais plus ce rang sur moy répandroit de splendeur,  
 Plus il me feroit honte & mettroit en lumiere  
 Le crime d'en avoir dépouillé l'heritiere.

NERON.

C'est de ses interets prendre beaucoup de soin,  
 Madame, & l'amitié ne peut aller plus loin.  
 Mais ne nous flatons point, & laissons le mystere.  
 La Sœur vous touche icy beaucoup moins que le  
 Frere,

Et pour Britannicus . . .

JUNIE.

Il a scû me toucher,  
 Seigneur, & je n'ay point pretendu m'en cacher.  
 Cette sincerité sans doute est peu discrete, [prete.  
 Mais toujours de mon cœur ma bouche est l'inter.  
 Absente de la Cour je n'ay pas dû penser,  
 Seigneur, qu'en l'art de feindre il falut m'exercer.  
 J'aime Britannicus. Je luy fus destinée  
 Quand l'Empire sembloit suivre son hymenée.  
 Mais ces mesmes malheurs qui l'en ont écarté,  
 Ses honneurs abolis, son Palais deserté,  
 La fuite d'une Cour que sa chute a bannie,  
 Sont autant de liens qui retiennent Junie.  
 Tout ce que vous voyez conspire à vos desirs,  
 Vos jours toujours fereins coulent dans les plaisirs.  
 L'Empire en est pour vous l'inépuisable source,  
 Ou si quelque chagrin en interromp la course,  
 Tout l'Univers soigneux de les entretenir  
 S'empresse à l'effacer de vostre souvenir.



Britannicus est seul. Quelque ennuy qui le presse  
Il ne voit dans son fort que moy qui s'intresse,  
Et n'a pour tous plaisirs, Seigneur, que quelques  
pleurs

Qui luy font quelquefois oublier ses malheurs.

NERON.

Et ce sont ces plaisirs, & ces pleurs que j'envie,  
Que tout autre que luy me payroit de sa vie.  
Mais je garde à ce Prince un traitement plus doux.  
Madame, il va bien tost paroître devant vous.

JUNIE.

Ah, Seigneur, vos vertus m'ont toujours rassurée.

NERON.

Je pouvois de ces lieux luy défendre l'entrée.  
Mais, Madame, je veux prevenir le danger,  
Où son ressentiment le pourroit engager. [ mesme  
Je ne veux point le perdre. Il vaut mieux que luy-  
Entende son Arrest de la bouche qu'il aime.  
Si ses jours vous sont chers, éloignez-le de vous  
Sans qu'il ait aucun lieu de me croire jaloux.  
De son bannissement prenez sur vous l'offense,  
Et soit par vos discours, soit par vostre silence,  
Du moins par vos froideurs faites luy concevoir  
Qu'il doit porter ailleurs ses vœux & son espoir.

JUNIE.

Moy ! Que je luy prononce un Arrest si severe.  
Ma bouche mille fois luy jura le contraire.  
Quand mesme jusques-là je pourrois me trahir,  
Mes yeux luy défendront, Seigneur, de m'obeyr.

NERON.

Caché près de ces lieux je vous verray, Madame.  
Réfermez vostre amour dans le fond de vostre ame.  
Vous n'aurez point pour moy de langages secrets.  
J'entendray des regards que vous croirez muets.



Et sa perte sera l'infailible salaire  
D'un geste , ou d'un soupir échappé pour luy plaire.

J U N I E.

Helas ! si j'ose encor former quelques souhaits ,  
Seigneur , permettez-moy de ne le voir jamais.



## SCENE IV.

NERON, JUNIE NARCISSE.

NARCISSE.

**B**Ritannicus , Seigneur , demande la Princeffe.  
Il approche.

NERON.

Qu'il vienne.

J U N I E

Ah Seigneur

NERON.

Je vous laisse.

Sa fortune dépend de vous plus que de moy.

Madame, en le voyant, songez que je vous voy.





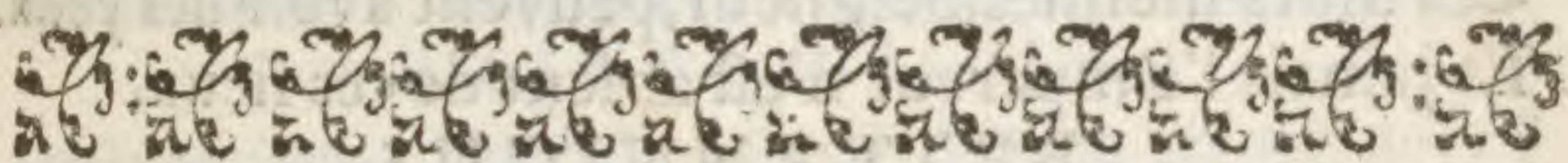


# SCENE V.

JUNIE, NARCISSE.

JUNIE.

**A** H, cher Narcisse, cours au devant de ton Maître.  
Dy luy . . . Je suis perdue, & je le voy paroître.



# SCENE VI.

JUNIE, BRITANNICUS,

NARCISSE.

BRITANNICUS.

**M** Adame, quel bon-heur me rapproche de vous?  
Quoy je puis d'oc jouir d'un entretié si doux?  
Mais parmy ce plaisir quel chagrin me devore!  
Helas ! puis-je esperer de vous revoir encore ?  
Faut-il que je dérobe avec mille détours [ jours ?  
Un bon-heur que vos yeux m'accordoient tous les



Quelle nuit! Quel réveil! Vos pleurs, vostre presence  
 N'ont point de ces cruels defarmé l'insolence?  
 Que faisoit vostre Amant? Quel demon envieux  
 M'a refusé l'honneur de mourir à vos yeux?  
 Helas! dans la frayeur dont vous estiez atteinte  
 M'avez-vous en secret adressé quelque plainte?  
 Ma Princeſſe, avez-vous daigné me ſouhaiter?  
 Sôgiez-vous aux douleurs que vous m'alliez coûter?  
 Vous ne me dites rien? Quel accueil! Quelle glace!  
 Est-ce ainſi que vos yeux conſolent ma diſgrace?  
 Parlez. Nous ſommes ſeuls. Noſtre ennemy trompé  
 Tandis que je vous parle eſt ailleurs occupé.  
 Ménageons les momens de cette heureuſe abſence.

## JUNIE.

Vous eſtes en des lieux tout pleins de ſa puiffance.  
 Ces murs meſmes, Seigneur, peuvent avoir des yeux.  
 Et jamais l'Empereur n'eſt abſent de ces lieux.

## BRITANNICUS.

Et depuis quand, Madame, eſtes-vous ſi craintive?  
 Quoy déjà voſtre amour ſouffre qu'on le captive?  
 Qu'eſt devenu ce cœur qui me juroit touſjours  
 De faire à Neron meſme envier nos amours?  
 Mais banniffez, Madame, une inutile crainte.  
 La foy dans tous les cœurs n'eſt pas encore eſteinte.  
 Chacun ſemble des yeux approuver mon courroux;  
 La Mere de Neron ſe declare pour nous;  
 Rome de ſa conduite elle meſme offenſée...

## JUNIE.

Ah Seigneur, vous parlez contre voſtre penſée.  
 Vous meſme vous m'avez avoué mille fois  
 Que Rome le louïoit d'une commune voix.  
 Touſjours à ſa vertu vous rendiez quelque hōmage;  
 Sans doute la douleur vous dicte ce langage.



TRAGEDIE.  
BRITANNICUS.

31

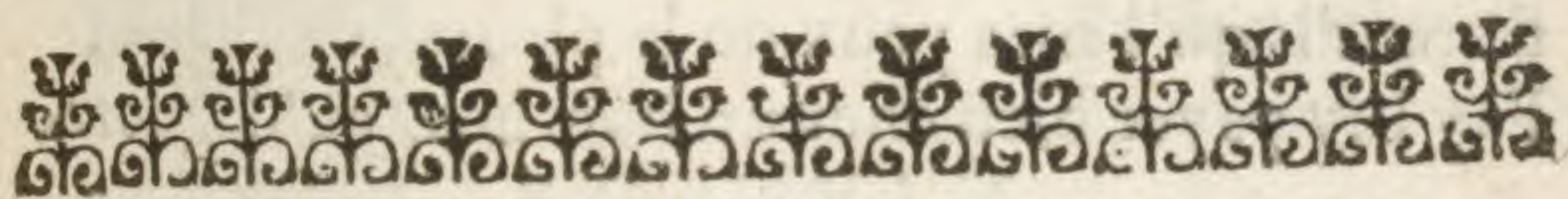
Ce discours me surprend , il le faut avoüer.  
Je ne vous cherchois pas pour l'entendre louer.  
Quoy pour vous confier la douleur qui m'accable  
A peine je dérobe un moment favorable ,  
Et ce moment si cher , Madame , est consumé  
A louer l'ennemy dont je suis opprimé?  
Qui vous rend à vous même en un jour si contraire?  
Quoy mesme vos regards ont appris à se taire?  
Que vois-je? Vous craignez de rencontrer mes yeux?  
Neron vous plairoit-il? Vous ferois-je odieux?  
Ah! si je le croyois . . . Au nom des Dieux, Madame,  
Eclaircissez le trouble où vous jettez mon ame.  
Parlez. Ne suis-je plus dans vostre souvenir?

J U N I E.

Retirez-vous , Seigneur , l'Empereur va venir.

BRITANNICUS.

Après ce coup , Narcisse , à qui doy-je m'attendre?



SCENE VII.

NERON, JUNIE, NARCISSE.

NERON.

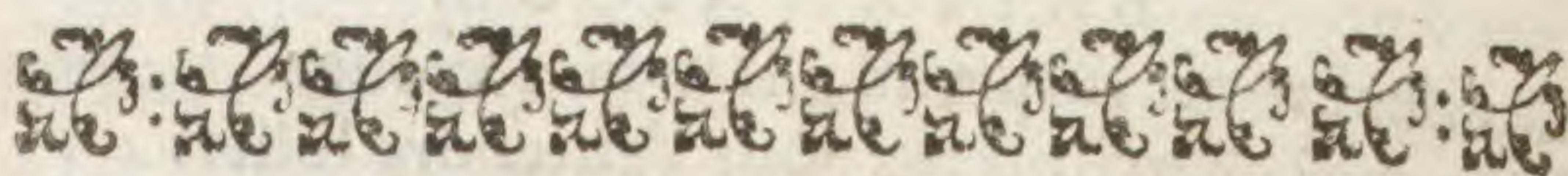
M<sup>Adame . . .</sup>

JUNIE.

Non Seigneur , je ne puis rien entendre.  
Vous estes obey. Laissez couler du moins  
Des larmes , dont ses yeux ne seront pas témoins.

C iij





## SCENE VIII.

NERON, NARCISSE.

NERON.

**H**E' bien de leur amour tu vois la violence,  
 Narcisse, elle a paru jusques dans son silence,  
 Elle aime mon Rival, je ne puis l'ignorer.  
 Mais je mettray ma joye à le desespérer.  
 Je me fay de sa peine une image charmante,  
 Et je l'ay veu douter du cœur de son Amante.  
 Je la fuy. Mon Rival t'attend pour éclater  
 Par de nouveaux soupçons, va cours le tourmenter,  
 Et tandis qu'à mes yeux on le pleure, on l'adore,  
 Fay luy payer bien cher un bon-heur qu'il ignore.

NARCISSE *seul.*

La fortune t'appelle une seconde fois,  
 Narcisse, voudrois tu résister à sa voix?  
 Suivons jusques au bout ses ordres favorables,  
 Et pour nous rédre heureux perdons les misérables.







# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

NERON, BURRHUS,

BURRHUS.



Allas obeïra , Seigneur.

NERON.

Et de quel œil

Ma Mere a-t-elle veu confondre son orgueil?

BURRHUS.

Ne doutez point, Seigneur, que ce coup ne la frappe,  
Qu'en reproches bien-tost sa douleur ne s'échappe.  
Ses transports dès long-temps commencent d'éclater.  
A d'inutiles cris puissent-ils s'arrester.

NERON.

Quoy ? De quelque dessein la croyez-vous capable ?

BURRHUS.

Agrippine , Seigneur , est toûjours redoutable.  
Rome , & tous vos Soldats honorent ses Ayeux ,  
Germanicus son Pere est present à leurs yeux.



Elle sçait son pouvoir : Vous sçavez son courage.  
 Et ce qui me la fait redouter d'avantage ,  
 C'est que vous appuyez vous mesme son courroux,  
 Et que vous luy donnez des armes contre vous.

NERON.

Moy , Burrhus ?

BURRHUS.

Cét amour , Seigneur , qui vous possède . . .

NERON.

Je vous entens , Burrhus , le mal est sans remede.  
 Mon cœur s'en est plus dit que vous ne m'en direz.  
 Il faut que j'aime enfin.

BURRHUS.

Vous vous le figurez ,  
 Seigneur , & satisfait de quelque resistance  
 Vous redoutez un mal foible dans sa naissance.  
 Mais si dans sa fierté vostre cœur affermy  
 Vouloit ne point s'entendre avec son ennemy ,  
 Si de vos premiers ans vous consultiez la gloire ,  
 Si vous daigniez , Seigneur , rappeler la memoire  
 Des vertus d'Octavie , indignes de ce prix ,  
 Et de son chaste amour vainqueur de vos mépris ;  
 Sur tout si de Junie évitant la presence  
 Vous condâniez vos yeux à quelques jours d'absée ,  
 Croyez-moy, quelque amour qui semble vous char-  
 mer ,

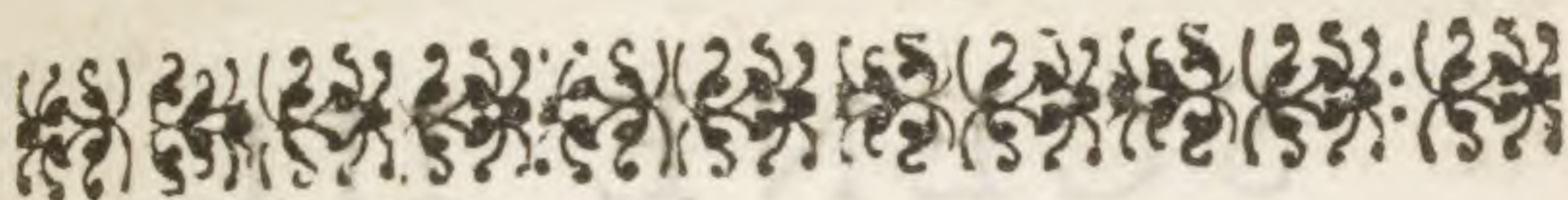
On n'aime point , Seigneur , si l'on ne veut aimer.

NERON.

Je vous croiray , Burrhus , lors que dans les alarmes  
 Il faudra soutenir la gloire de nos armes ,  
 Où lors que plus tranquille assis dans le Senat  
 Il faudra decider du destîn de l'Estat :  
 Je m'en reposeray sur vostre experience.  
 Mais , croyez-moy , l'Amour est une autre science ;



Burrhus, & je ferois quelque difficulté  
D'abaisser jusques-là vostre severité.  
Adieu, je souffre trop éloigné de Junie.



# SCENE II.

BURRHUS. *seul.*

**H**E' bien, Burrhus, Neron découvre son genie.  
Cette ferocité que tu croyois fléchir  
De tes foibles liens est preste à s'affranchir.  
En quels excez peut-estre elle va se répandre!  
O dieux! En ce mal-heur quel conseil dois-je prédre?  
Seneque, dont les soins me devroient soulager,  
Occupé loin de Rome ignore ce danger.  
Mais quoy? Si d'Agrippine excitant la tendresse  
Je pouvois... La voicy, mon bon-heur me l'adresse.







## SCENE III.

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

AGRIPPINE.

**H**E' bien, je me trompois, Burrhus, dans mes soupçons ?

Et vous vous signalez par d'illustres leçons.

On exile Pallas, dont le crime peut-estre

Est d'avoir à l'Empire élevé vostre Maistre.

Vous le sçavez trop bien. Jamais sans ses avis

Claude qu'il gouvernoit n'eust adopté mon Fils.

Que dis-je ? A son Espouse on donne une Rivale.

On affranchit Neron de la foy conjugale.

Digne employ d'un Ministre, ennemy des Flatteurs,

Choisi pour mettre un frein à ses jeunes ardeurs,

De les flatter luy-mesme, & nourrir dans son ame

Le mépris de sa Mere, & l'oubly de sa Femme !

BURRHUS.

Madame, jusqu'icy c'est trop tost m'accuser.

L'Empereur n'a rien fait qu'on ne puisse excuser.

N'imputez qu'à Pallas un exil nécessaire,

Son orgueil des long-temps exigeoit ce salaire,

Et l'Empereur ne fait qu'accomplir à regret

Ce que toute la Cour demandoit en secret.

Le reste est un malheur qui n'est point sãs ressource.

Des larmes d'Octavie on peut tarir la source.



Mais calmez vos trāsports. Par un chemin plus doux  
Vous luy pourrez pluſtoſt ramener ſon Eſpoux.  
Les menaſſes , les cris le rendront plus farouche.

## A G R I P P I N E.

Ah ! L'on s'eſſorce en vain de me fermer la bouche.  
Je voy que mon ſilence irrite vos dēdains ,  
Et c'eſt trop reſpecter l'ouvrage de mes mains.  
Pallas n'emporte pas tout l'appuy d'Agrippine,  
Le Ciel m'en laiſſe aſſez pour vanger ma ruine.  
Le Fils de Claudius commence à reſſentir  
Des crimes , dont je n'ay que le ſeul repentir.  
J'iray , n'en doutez point , le monſtrer à l'Armée ,  
Plaindre aux yeux des Soldats ſon enſāce opprimée,  
Leur faire à mon exemple expier leur erreur.  
On verra d'un coſté le Fils d'un Empereur ,  
Redemandant la foy jurée à ſa famille ,  
Et de Germanicus on entendra la Fille ;  
De l'autre l'on verra le Fils d'Enobarbus ,  
Appuyé de Seneque , & du Tribun Burrhus ,  
Qui tous deux de l'exil rappelez par moy-mefme  
Partagent à mes yeux l'autorité ſuprême.  
De nos crimes communs je veux qu'on ſoit inſtruit.  
On ſçaura les chemins par où je l'ay conduit.  
Pour rendre ſa puiſſance & la voſtre odieuſes ,  
J'avoūray les rumeurs les plus injurieuſes.  
Je confeſſeray tout , exils , aſſaſſinats ,  
Poison meſme . . .

## B U R R H U S.

Madame, ils ne vous croiront pas.  
Ils ſçauront recuſer l'injuſte ſtratagême  
D'un témoin irrité qui s'accuſe luy-mefme.  
Pour moy qui le premier ſeconday vos deſſeins ,  
Qui fis meſme jurer l'Armée entre ſes mains ,



Je ne me repens point de ce zele sincere ;  
 Madame , c'est un Fils , qui succede à son Pere ,  
 En adoptant Neron , Claudius par son choix  
 De son Fils & du vostre a confondu les droits.  
 Rome l'a pû choisir. Ainsi sans estre injuste  
 Elle choisit Tibere adopté par Auguste ,  
 Et le jeune Agrippa de son sang descendu  
 Se vit exclus d'un rang vainement pretendu.  
 Sur tant de fondemens sa puissance establie  
 Par vous même aujourd'huy ne peut-estre affoiblie.  
 Et s'il m'écoute encor , Madame , sa bonté  
 Vous en fera bien-tost perdre la volonté.  
 J'ay commencé , je vais poursuivre mon ouvrage.



## SCENE IV.

AGRIPPINE , ALBINE.

ALBINE.

DAns quel emportemēt la douleur vous engage,  
 Madame ! L'Empereur puisse-t-il l'ignorer !

AGRIPPINE.

Ah luy-mesme à mes yeux puisse-t-il se monstrier !

ALBINE.

Madame , au nom des Dieux , cachez vostre colere.  
 Quoy pour les interets de la Soeur ou du Frere



Faut-il sacrifier le repos de vos jours ?

Contraindrez-vous Cefar jufques dans fes amours ?

A G R I P P I N E.

Quoy tu ne vois donc pas jufqu'où l'on me ravale ,  
Albine ? C'est à moy qu'on donne une Rivale.

Bien-toft fi je ne romps ce funefte lien ,

Ma place eft occupée , & je ne fuis plus rien.

Jufqu'icy d'un vain titre Octavie honorée

Inutile à la Cour , en eftoit ignorée.

Les graces , les honneurs par moy feule verfez

M'attiroient des mortels les vœux intereffez.

Une autre de Cefar a furpris la tendrefle ,

Elle aura le pouvoir d'Efpoufe & de Maiftrefle ;

Le fruit de tant de foins , la pompe des Cefars ,

Tout deviendra le prix d'un feul de fes regards.

Que dis-je ? L'on m'évite & déjà délaiffée . . .

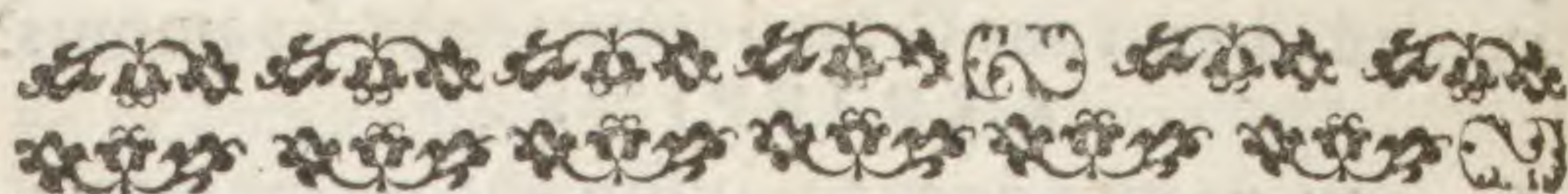
Ah je ne puis , Albine , en fouffrir la penfée.

Quand je devrois du Ciel hafter l'Arreft fatal ,

Neron , l'ingrat Neron . . . Mais voicy fon Rival.







## SCENE V.

BRITANNICUS, AGRIPPINE,  
NARCISSE, ALBINE.

BRITANNICUS.

Nos ennemis communs ne sont pas invincibles,  
Madame. Nos mal-heurs trouvent des cœurs  
Vos amis & les miens jusqu'alors si secrets, [sensibles.  
Tandis que nous perdions le temps en vains regrets,  
Animez du courroux qu'allume l'injustice  
Viennent de confier leur douleur à Narcisse.  
Neron n'est pas encor tranquille possesseur  
De l'Ingrate, qu'il aime au mépris de ma Sœur.  
Si vous estes toujours sensible à son injure,  
On peut dans son devoir ramener le Parjure.  
La moitié du Senat s'intéresse pour nous.  
Sylla, Pison, Plautus...

AGRIPPINE.

Prince que dites vous?

Sylla, Pison, Plautus! Les chefs de la Noblesse!

BRITANNICUS.

Madame, je voy bien que ce discours vous blesse,  
Et que vostre courroux tremblant, irresolu,  
Craint déjà d'obtenir tout ce qu'il a voulu.  
Non, vous avez trop bien establi ma disgrâce.  
D'aucun Amy pour moy ne redoutez l'audace.



Il ne m'en reste plus, & vos soins trop prudens  
Les ont tous écartez ou seduits dès long-temps.

AGRIPPINE.

Seigneur, à vos soupçons donnez moins de creance  
Nostre salut depend de nostre intelligence.  
J'ay promis, il suffit. Malgré vos ennemis  
Je ne revoque rien de ce que j'ay promis.  
Le coupable Neron fuit en vain ma colere.  
Tost ou tard il faudra qu'il entende sa Mere.  
J'essayray tour à tour la force & la douceur.  
Où moy-mesme avec moy conduisant vostre Sœur,  
J'iray semer par tout ma crainte & ses alarmes,  
Et ranger tous les cœurs du party de ses larmes.  
Adieu. J'assiégeray Neron de toutes parts.  
Vous, si vous m'en croyez, évitez ses regards.



# SCENE VI.

BRITANNICUS, NARCISSE.

BRITANNICUS.

**N**E m'as tu point flatté d'une fausse esperance ?  
Puis-je sur ton recit fonder quelque assurace,  
Narcisse ?

NARCISSE.

Ouy. Mais, Seigneur, ce n'est pas en ces lieux  
Qu'il faut développer ce mystere à vos yeux.

D



Sortons. Qu'attendez-vous ?

BRITANNICUS.

Ce que j'attens, Narcisse ?

Helas !

NARCISSE.

Expliquez-vous.

BRITANNICUS.

Si par ton artifice

Je pouvois revoir...

NARCISSE.

Qui ?

BRITANNICUS.

J'en rougis. Mais enfin

D'un cœur moins agité j'attendrois mon destin.

NARCISSE.

Après tous mes discours vous la croyez fidelle ?

BRITANNICUS.

Non, je la croy, Narcisse, ingrate, criminelle,  
Digne de mon courroux. Mais je sens malgré moy  
Que je ne le croy pas autant que je le doy.

Dans ses égaremens mon cœur opiniastre

Luy preste des raisons, l'excuse, l'idolâtre.

Je voudrois vaincre enfin mon incredulité,

Je la voudrois haïr avec tranquillité.

Et qui croira qu'un cœur si grand en apparence,

D'une infidelle Cour ennemy dès l'enfance,

Renonce à tant de gloire, & dès le premier jour

Trame une perfidie, inouïe à la Cour ?

NARCISSE.

Et qui sçait si l'Ingrate en sa longue retraite

N'a point de l'Empereur medité la défaite ?

Trop seure que ses yeux ne pouvoient se cacher

Peut-estre elle fuyoit pour se faire chercher.



Pour exciter Cefar par la gloire penible  
De vaincre une fierté jusqu'alors invincible.

BRITANNICUS.

Je ne la puis donc voir ?

NARCISSE.

Seigneur, en ce moment  
Elle reçoit les vœux de son nouvel Amant.

BRITANNICUS.

Hé bien, Narcisse, allons. Mais que vois-je ? C'est elle.

NARCISSE.

Ah Dieux ! A l'Empereur portons cette nouvelle.



## SCENE VII.

BRITANNICUS, JUNIE.

JUNIE.

**R** Etirez-vous, Seigneur, & fuyez un courroux  
Que ma perseverance allume contre vous.  
Neron est irrité. Je me suis échappée  
Tandis qu'à l'arrester sa Mere est occupée.  
Adieu, reservez-vous, sans blesser mon amour,  
Au plaisir de me voir justifier un jour.  
Vostre image sans cesse est presente à mon ame.  
Rien ne l'en peut bannir.

BRITANNICUS.

Je vous entens, Madame.  
Vous voulez que ma fuite assure vos desirs,  
Que je laisse un châp libre à vos nouveaux soupirs.

D ij



Sans doute en me voyant, une pudeur secrète  
Ne vous laisse goûter qu'une joye inquiète.  
Hé bien il faut partir.

JUNIE.

Seigneur, sans m'imputer...

BRITANNICUS.

Ah! vous deviez du moins plus long-temps disputer.  
Je ne murmure point qu'une amitié commune  
Se range du party que flatte la fortune,  
Que l'éclat d'un Empire ait pû vous ébloüir,  
Qu'aux dépens de ma Soeur vous en vouliez jouir.  
Mais que de ces grandeurs côme une autre occupée  
Vous m'en ayez paru si long-temps détrompée;  
Non, je l'avouë encor, mon cœur desespéré  
Contre ce seul mal-heur n'étoit point préparé.  
J'ay veu sur ma ruine élever l'injustice.  
De mes Persecuteurs j'ay veu le Ciel complice.  
Tât d'horreurs n'avoient point épuisé son courroux,  
Madame. Il me restoit d'estre oublié de vous.

JUNIE.

Dans un temps plus heureux ma juste impatience  
Vous feroit repentir de vostre défiance.  
Mais Neron vous menace. En ce pressant danger,  
Seigneur, j'ay d'autres soins que de vous affliger.  
Allez, rassurez-vous, & cessez de vous plaindre,  
Neron nous écoutoit, & m'ordonnoit de feindre.

BRITANNICUS.

Quoy le cruel?...

JUNIE.

Témoin de tout nostre entretien

D'un visage severe examinoit le mien,  
Prest à faire sur vous éclater la vengeance  
D'un geste, confident de nostre intelligence.



Neron nous écoutoit , Madame ! Mais , hélas !  
 Vos yeux auroient pû feindre & ne m'abuser pas.  
 Ils pouvoient me nommer l'auteur de cet outrage.  
 L'amour est-il muet , ou n'a-t-il qu'un langage ?  
 De quel trouble un regard pouvoit me préserver ?  
 Il falloit . . .

JUNIE.

Il falloit me taire , & vous sauver.  
 Combien de fois , hélas ! puis qu'il faut vous le dire,  
 Mon cœur de son desordre alloit-il vous instruire ?  
 De combien de soupirs interrompant le cours  
 Ay-je évité vos yeux que je cherchois toujours !  
 Quel tourment de se taire en voyant ce qu'on aime !  
 De l'entendre gemir , de l'affliger soy-mesme ,  
 Lors que par un regard on peut le consoler !  
 Mais quels pleurs ce regard auroit-il fait couler !  
 Ah ! dans ce souvenir inquiète , troublée,  
 Je ne me sentoispas assez dissimulée.  
 De mon front effrayé je craignois la pâlleur.  
 Je trouvois mes regards, trop pleins de ma douleur.  
 Sans cesse il me sembloit que Neron en colere  
 Me venoit reprocher trop de soin de vous plaire.  
 Je craignois mon amour vainement renfermé,  
 Enfin j'aurois voulu n'avoir jamais aimé.  
 Hélas ! Pour son bon-heur, Seigneur, & pour le nôtre,  
 Il n'est que trop instruit de mon cœur & du vôtre.  
 Allez encore un coup , cachez vous à ses yeux.  
 Mon cœur plus à loisir vous éclaircira mieux.  
 De mille autres secrets j'aurois conte à vous rendre.

BRITANNICUS.

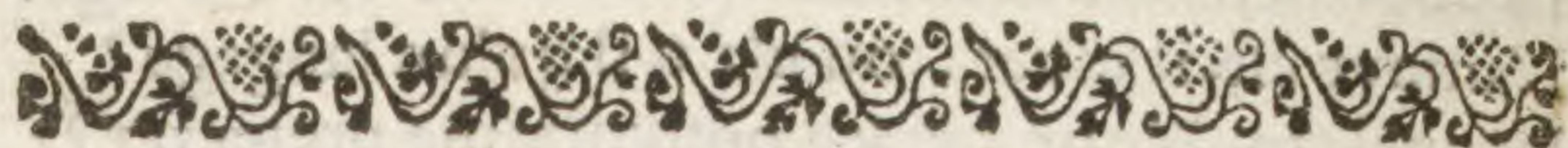
Ah ! N'en voilà que trop pour me faire comprendre,  
 Madame , mon bon-heur , mon crime , vos bontez.  
 Et sçavez-vous pour moy tout ce que vous quittez ?



Quand pourray-je à vos piez expier ce reproche ?

JUNIE.

Que faites-vous ? Helas , vostre Rival s'approche.



## SCENE VIII.

NERON , BRITANNICUS , JUNIE.

NERON.

**P**Rince , continuez des transports si charmans.  
Je conçois vos bontez par ses remerciemens ,  
Madame , à vos genoux je viens de le surprendre.  
Mais il auroit aussi quelque grace à me rendre ,  
Ce lieu le favorise , & je vous y retiens  
Pour luy faciliter de si doux entretiens.

BRITANNICUS.

Je puis mettre à ses pieds ma douleur , ou ma joye ,  
Par tout où sa bonté consent que je la voye.  
Et l'aspect de ces lieux , où vous la retenez  
N'a rien dont mes regards doivent estre estonnez.

NERON.

Et que vous montrent ils qui ne vous avertisse  
Qu'il faut qu'on me respecte , & que l'on m'obcisse ?

BRITANNICUS.

Ils ne nous ont pas veuë l'un & l'autre élever ,  
Moy pour vous obeir , & vous pour me braver ,  
Et ne s'attendoient pas, lors qu'ils nous virent naître,  
Qu'un jour Domitius me dût parler en maître.



NERON.

Ainsi par le destin nos vœux font traverser,  
J'obeissois alors, & vous obeïssiez.  
Si vous n'avez appris à vous laisser conduire,  
Vous estes jeune encore, & l'on peut vous instruire.

BRITANNICUS.

Et qui m'en instruira?

NERON.

Tout l'Empire à la fois,

Rome.

BRITANNICUS.

Rome met elle au nombre de vos droits  
Tout ce qu'a de cruel l'injustice & la force,  
Les emprisonnemens, le rapt, & le divorce?

NERON.

Rome ne porte point ses regards curieux  
Jusques dans des secrets que je cache à ses yeux.  
Imitez son respect.

BRITANNICUS.

On sçait ce qu'elle en pense.

NERON.

Elle se taist du moins, imitez son silence.

BRITANNICUS.

Ainsi Neron commence à ne se plus forcer.

NERON.

Neron de vos discours commence à se lasser.

BRITANNICUS.

Chacun devoit benir le bon-heur de son regne.

NERON.

Heureux ou mal-heureux, il suffit qu'on me craigne.

BRITANNICUS.

Je connoy mal Junie, ou de tels sentimens  
Ne meriteront pas ses applaudissemens.



NERON.

Du moins si je ne sçay le secret de luy plaire,  
Je sçay l'art de punir un Rival temeraire.

BRITANNICUS.

Pour moy, quelque peril qui me puisse accabler,  
Sa seule inimitié peut me faire trembler.

NERON.

Souhaittez la. C'est tout ce que je vous puis dire.

BRITANNICUS.

Le bon-heur de luy plaire est le seul où j'aspire.

NERON.

Elle vous l'a promis, vous luy plairez toujours.

BRITANNICUS.

Je ne sçay pas du moins épier ses discours.

Je la laisse expliquer sur tout ce qui me touche,  
Et ne me cache point pour luy fermer la bouche.

NERON.

Je vous entens. Hé bien, Gardes.

JUNIE.

Que faites-vous?

C'est vostre Frere. Helas ! C'est un Amant jaloux.

Seigneur, mille mal-heurs persecutent sa vie.

Ah ! son bon-heur peut-il exciter vostre envie ?

Souffrez que de vos cœurs rapprochant les liens,

Je me cache à vos yeux, & me dérobe aux siens.

Ma fuite arrestera vos discordes fatales,

Seigneur, j'iray remplir le nombre des Vestales.

Ne luy disputez plus mes vœux infortunez,

Souffrez que les Dieux seuls en soient importunez.

NERON.

L'entreprise, Madame, est estrange & soudaine.

Dans son Appartement, Gardes, qu'on la remeine.

Gardez Britannicus dans celui de sa Sœur.

BRITAN-



C'est ainsi que Neron sçait disputer un cœur.

J U N I E.

Prince , sans l'irriter , cedons à cet orage.

N E R O N.

Gardes , obeïſſez , sans tarder d'avantage.



## SCENE IX.

N E R O N , B U R R H U S.

B U R R H U S.

**Q**ue vois-je ? O Ciel !

N E R O N. *sans voir Burrhus.*

Ainsi leurs feux sont redoublez.

Je reconnoy la main qui les a rassemblez.

Agrippine ne s'est présentée à ma veüe ,

Ne s'est dans ses discours si long-temps estenduë ,

Que pour faire jouër ce ressort odieux.

Qu'on sçache si ma Mere est encore en ces lieux.

Burrhus , dans ce Palais je veux qu'on la retienne ,

Et qu'au lieu de sa Garde , on luy donne la mienne.

B U R R H U S.

Quoy , Seigneur ? sans l'oüir ? Une Mere ?

N E R O N.

Arrestez.

J'ignore quel projet , Burrhus , vous meditez.

E



Mais depuis quelques jours tout ce que je desire  
Trouvé-en vous un Censeur , prest à me contredire.  
Répondez m'en vous dis-je , ou sur vostre refus  
D'autres me répondront & d'Elle , & de Burrhus.







# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

AGRIPPINE, BURRHUS

BURRHUS.



U Y Madame, à loisir vous pourrez  
vous défendre.

Cesar luy mesme icy consent de vous  
entendre. [ nir,

Si son ordre au Palais vous a fait rete-

C'est peut-estre à dessein de vous entretenir.

Quoy qu'il en soit, si j'ose expliquer ma pensée,  
Ne vous souvenez plus qu'il vous ait offensée.

Preparez-vous plustost à luy tendre les bras.

Défendez-vous, Madame, & ne l'accusez pas.

Vous le voyez, c'est luy que la Cour envisage.

Quoy qu'il soit vostre Fils, & même vostre ouvrage,

Il est vostre Empereur. Vous estes comme nous

Sujette à ce pouvoir qu'il a receu de vous.

Selon qu'il vous menasse, ou bien qu'il vous caresse,

La Cour autour de vous ou s'écarte, ou s'empresse.

E ij



C'est son appuy qu'on cherche , en cherchant vôtre  
Mais voicy l'Empereur. [ appuy.

AGRIPPINE.

Qu'on me laisse avec luy.



## SCENE II.

AGRIPPINE, NERON.

AGRIPPINE. *s'asseyant.*

**A** Pprochez-vous, Neron, & prenez vostre place.  
On veut sur vos soupçons que je vous satisfasse.  
J'ignore de quel crime on a pû me noircir.  
De tous ceux que j'ay faits je vais vous éclaircir.  
Vous regnez. Vous sçavez combien vostre naissance  
Entre l'Empire & vous avoit mis de distance.  
Les droits de mes Ayeux que Rome a consacrez  
Estoient mesme, sans moy, d'inutiles degrez.  
Quand de Britannicus la Mere condamnée  
Laisa de Claudius disputer l'Hymenée,  
Parmy tant de Beutez qui briguerent son choix,  
Qui de ses Affranchis mandierent les voix,  
Je souhaittay son lit, dans la seule pensée  
De vous laisser au Trône, où je serois placée.  
Je fléchis mon orgueil, j'allay prier Pallas.  
Son Maître chaque jour caressé dans mes bras



Prit insensiblement dans les yeux de sa Nièce  
L'amour, où je voulois amener sa tendresse.  
Mais ce lien du sang qui nous joignoit tous deux  
Ecartoit Claudius d'un lit incestueux.  
Il n'osoit épouser la Fille de son Frere.  
Le Senat fut seduit. Une loy moins severe  
Mit Claude dans mon lit, & Rome à mes genoux.  
C'étoit beaucoup pour moy, ce n'étoit rien pour  
vous.

Je vous fis sur mes pas entrer dans sa Famille.  
Je vous nōmay son Gendre, & vous donnay sa Fille.  
Silanus qui l'aimoit, s'en vit abandonné,  
Et marqua de son sang ce jour infortuné.  
Ce n'étoit rien encore. Eussiez-vous pû pretendre  
Qu'un jour Claude à son Fils dût preferer son  
Gendre?

De ce mesme Pallas j'imploray le secours,  
Claude vous adopta, vaincu par ses discours,  
Vous appella Neron, & du pouvoir suprême  
Voulut avant le temps vous faire part luy-mesme.  
C'est alors que chacun rappelant le passé  
Découvrit mon dessein, déjà trop avancé,  
Que de Britannicus la disgrâce future  
Des amis de son Pere excita le murmure.  
Mes promesses aux uns ébloüirent les yeux,  
L'exil me délivra des plus seditieux.  
Claude même lassé de ma plainte éternelle  
Esloigna de son Fils tous ceux, de qui le zele  
Engagé dès long-temps à suivre son destin,  
Pouvoit du Trône encor luy rouvrir le chemin.  
Je fis plus: Je choisiss moy-même dans ma suite  
Ceux à qui je voulois qu'on livrast sa conduite.  
J'eus soin de vous nommer, par un contraire choix,  
Des Gouverneurs que Rome honoroit de sa voix.



Je fus sourde à la brigue , & crus la Renommée.  
J'appellay de l'exil , je tiray de l'Armée ,  
Et ce même Seneque , & ce même Burrhus ,  
Qui depuis . . . Rome alors estimoit leurs vertus.  
De Claude en même temps épuisant les richesses  
Ma main , sous vôtre nom , répandoit ses largesses.  
Les Spectacles , les dons , invincibles appas  
Vous attiroient les cœurs du Peuple , & des Sol-  
dats ,

Qui d'ailleurs réveillant leur tendresse premiere  
Favorisoient en vous Germanicus mon Pere.  
Cependant Claudius panchoit vers son declin.  
Ses yeux long-temps fermez s'ouvrirent à la fin.  
Il connût son erreur. Occupé de sa crainte  
Il laissa pour son Fils échapper quelque plainte ,  
Et voulût , mais trop tard , assembler ses Amis.  
Ses Gardes , son Palais , son lit m'étoient soumis.  
Je luy laissay sans fruit consumer sa tendresse ,  
De ses derniers soupirs je me rendis maistresse ,  
Mes soins , en apparence épargnant ses douleurs ,  
De son Fils , en mourant , luy cachèrent les pleurs.  
Il mourut. Mille bruits en courent à ma honte.  
J'arrestay de sa mort la nouvelle trop prompte :  
Et tandis que Burrhus alloit secrettement  
De l'Armée en vos mains exiger le serment ,  
Que vous marchiez au Camp , conduit sous mes  
auspices ,

Dans Rome les Autels fumoient de sacrifices ,  
Par mes ordres trompeurs tout le Peuple excité  
Du Prince déjà mort demandoit la santé.  
Enfin des Legions l'entiere obeissance  
Ayant de vôtre Empire affermy la puissance ,  
On vit Claude , & le Peuple estonné de son sort  
Apprit en même temps vôtre regne , & sa mort.



C'est le sincere aveu que je voulois vous faire.  
Voilà tous mes forfaits. En voicy le salaire.  
Du fruit de tant de soins à peine jouissant  
En avez vous six mois paru reconnoissant,  
Que lassé d'un respect, qui vous gênoit peut-estre,  
Vous avez affecté de ne me plus connoître.  
J'ay vû Burrhus, Seneque, aigrissant vos soupçons  
De l'infidelité vous tracer des leçons,  
Ravis d'estre vaincus dans leur propre science.  
J'ay veu favoriser de vostre confiance  
Othon, Senecion, jeunes voluptueux,  
Et de tous vos plaisirs flatteurs respectueux.  
Et lors que vos mépris excitant mes murmures,  
Je vous ay demandé raison de tant d'injures,  
(Seul recours d'un Ingrat qui se voit confondu)  
Par de nouveaux affronts vous m'avez répondu.  
Aujourd'huy je promets Junie à vostre Frere,  
Ils se flattent tous deux du choix de vostre Mere,  
Que faites-vous? Junie enlevée à la Cour  
Devient en une nuit l'objet de vostre amour.  
Je voy de vostre cœur Octavie effacée  
Preste à sortir du lit, où je l'avois placée.  
Je voy Pallas banny, vostre Frere arresté,  
Vous attendez enfin jusqu'à ma liberté,  
Burrhus ose sur moy porter ses mains hardies.  
Et lors que convaincu de tant de perfidies  
Vous deviez ne me voir que pour les expier,  
C'est vous, qui m'ordonnez de me justifier.

NERON.

Je me souviens toujours que je vous doy l'Empire.  
Et sans vous fatiguer du soin de le redire,  
Vostre bonté, Madame, avec tranquillité  
Pouvoit se reposer sur ma fidelité.



Aussi bien ces soupçons , ces plaintes assidue's  
Ont fait croire à tous ceux qui les ont entenduës,  
Que jadis ( j'ose icy vous le dire entre nous )  
Vous n'aviez sous mô nom travaillé que pour vous,  
Tant d'honneurs ( disoient-ils ) & tant de deférences  
Sont ce de ses bien-faits de foibles recompenses ?  
Quel crime a donc commis ce Fils tant condamné ?  
Est-ce pour obeyr qu'elle l'a couronné ?  
N'est-il de son pouvoir que le Dépositaire ?  
Non , que si jusques-là j'avois pû vous complaire,  
Je n'eusse pris plaisir , Madame , à vous ceder  
Ce pouvoir que vos cris sembloient redemander.  
Mais Rome veut un Maître , & non une Maistresse.  
Vous entendiez les bruits qu'excitoit ma foiblesse.  
Le Senat chaque jour , & le Peuple irritez  
De s'oüir par ma voix dicter ~~leurs~~ volontez ,  
Publioient qu'en mourant Claude avec sa puissance  
M'avoit encor laissé sa simple obeïssance.  
Vous avez veu cent fois nos Soldats en courroux  
Porter en murmurant leurs Aigles devant vous,  
Honteux de rabaisser par cét indigne usage  
Les Heros , dont encore elles portent l'image.  
Toute autre se feroit renduë à leurs discours,  
Mais si vous ne régnez, vous vous plaignez toujours.  
Avec Britannicus contre moy réunie  
Vous le fortifiez du party de Junie,  
Et la main de Pallas trame tous ces complots.  
Et lors que, malgré moy , j'affure mon repos,  
On vous voit de colere , & de haine animée.  
Vous voulez presenter mon Rival à l'Armée.  
Déjà jusques au Camp le bruit en a couru.

## AGRIPPINE.

Moy le faire Empereur , Ingrat ? L'avez-vous crû ?



Quel feroit mon dessein? Qu'aurois-je pû pretendre?  
Quels honneurs dans sa Cour, quel rang pourrois-je  
attendre?

Ah! si sous vostre Empire on ne m'épargne pas,  
Si mes Accusateurs observent tous mes pas,  
Si de leur Empereur ils poursuivent la Mere,  
Que ferois-je au milieu d'une Cour estrangere?  
Ils me reprocheroient, non des cris impuissans,  
Des desseins estouffez aussi-tost que naissans,  
Mais des crimes pour vous commis à vostre veuë;  
Et dont je ne ferois que trop tost convaincuë.  
Vous ne me trompez point, je voy tous vos détours,  
Vous estes un Ingrat, vous le fustes toujours.  
Dés vos plus jeunes ans mes soins & mes tendresses  
N'ont arraché de vous que de feintes caresses.  
Rien ne vous a pû vaincre, & vostre dureté  
Auroit dû dans son cours arrester ma bonté.  
Que je suis mal-heureuse! Et par quelle infortune  
Faut-il que tous mes soins me rendent importune?  
Je n'ay qu'un Fils. O Ciel, qui m'entens aujourd'huy,  
T'ay-je fait quelques vœux qui ne fussent pour luy?  
Remors, crainte, perils, rien ne m'a retenuë.  
J'ay vaincu ses mépris, j'ay détourné ma veuë  
Des mal-heurs, qui dés-lors me furent annoncez.  
J'ay fait ce que j'ay pû, vous regnez, c'est assez.  
Avec ma liberté, que vous m'avez ravie,  
Si vous le souhaitez prenez encor ma vie;  
Pourveu que par ma mort tout le Peuple irrité  
Ne vous ravisse pas ce qui m'a tant cousté.

NERON.

Hé bien donc, prononcez, que voulez-vous qu'on  
fasse?

AGRIPPINE.

De mes Accusateurs qu'on punisse l'audace,



Que de Britannicus on calme le courroux,  
 Que Junie à son choix puisse prendre un Espoux,  
 Qu'ils foiēt libres tous deux, & que Pallas demeure,  
 Que vous me permettiez de vous voir à toute heure,  
 Que ce même Burrhus, qui nous vient écouter, \*  
 A vostre porte enfin n'ose plus m'arrester.

NERON.

Ouy, Madame, je veux que ma reconnoissance  
 Deformais dans les cœurs grave vostre puissance,  
 Et je beny déjà cette heureuse froideur  
 Qui de nostre amitié va rallumer l'ardeur.  
 Quoy que Pallas ait fait, il suffit, je l'oublie.  
 Avec Britannicus je me reconcilie,  
 Et quant à cēt amour qui nous a separez,  
 Je vous fais nostre arbitre, & vous nous jugerez.  
 Allez donc, & portez cette joye à mon Frere.  
 Gardes, qu'on obeisse aux ordres de ma Mere.

\* *Burrhus rentre.*







# SCENE III.

NERON, BURRHUS.

BURRHUS.

**Q**ue cette paix, Seigneur, & ces embrassemens  
Vont offrir à mes yeux des spectacles charmās!  
Vous sçavez si jamais ma voix luy fut contraire,  
Si de son amitié j'ay voulu vous distraire,  
Et si j'ay mérité cét injuste courroux.

NERON.

Je ne vous flatte point, je me plaignois de vous,  
Burrhus, je vous ay crus tous deux d'intelligence.  
Mais son inimitié vous rend ma confiance.  
Elle se haste trop, Burrhus, de triompher.  
J'embrasse mon Rival, mais c'est pour l'étouffer.

BURRHUS.

Quoy Seigneur!

NERON.

C'en est trop. Il faut que sa ruine  
Me délivre à jamais des fureurs d'Agrippine  
Tant qu'il respirera je ne vy qu'à demy.  
Elle m'a fatigué de ce nom ennemy,  
Et je ne pretens pas que sa coupable audace  
Une seconde fois luy promette ma place.



BRITANNICUS.

BURRHUS.

Elle va donc bien-tost pleurer Britannicus.

NERON.

Avant la fin du jour je ne le craindray plus.

BURRHUS.

Et qui de ce dessein vous inspire l'envie ?

NERON.

Ma gloire , mon amour , ma feureté , ma vie.

BURRHUS.

Non , quoy que vous disiez , cét horrible dessein  
Ne fut jamais , Seigneur , conçu dans vostre sein.

NERON.

Burrhus !

BURRHUS.

De vostre bouche , ô Ciel ! puis je l'apprendre ?  
Vous mesme sans fremir avez vous pû l'entendre ?  
Sôgez-vous dans quel sang vous allez vous baigner ?  
Neron dans tous les cœurs est-il las de regner ?  
Que dira-t-on de vous ? Quelle est vostre pensée ?

NERON.

Quoy touûjours enchainé de ma gloire passée  
J'auray devant les yeux je ne sçay quel amour,  
Que le hazard nous donne & nous oste en un jour ?  
Soûmis à tous leurs vœux , à mes desirs contraire  
Suis-je leur Empereur seulement pour leur plaire ?

BURRHUS.

Et ne suffit-il pas , Seigneur , à vos souhaits  
Que le bon-heur public soit un de vos bien-faits ?  
C'est à vous à choisir , vous estes encor maistre.  
Vertueux jusqu'icy vous pouvez touûjours l'estre.  
Le chemin est tracé , rien ne vous retient plus.  
Vous n'avez qu'à marcher de vertus en vertus.  
Mais si de vos flatteurs vous suivez la maxime ,  
Il vous faudra , Seigneur , courir de crime en crime.



Soustenir vos rigueurs , par d'autres cruautéz ,  
Et laver dans le sang vos bras ensanglantez.  
Britannicus mourant excitera le zele  
De ses Amis tout prests à prendre sa querelle.  
Ces Vangeurs trouveront de nouveaux Défenseurs,  
Qui mesme apres leur mort auront des Successeurs.  
Vous allumez un feu qui ne pourra s'éteindre.  
Craint de tout l'Univers il vous faudra tout  
craindre ,

Toujours punir, toujours trembler dans vos projets,  
Et pour vos Ennemis compter tous vos Sujets.  
Ah ! de vos premiers ans l'heureuse experience  
Vous fait elle , Seigneur , hair vostre innocence ?  
Songez-vous au bon-heur qui les a signalez ?  
Dans quel repos , ô Ciel ! les avez-vous coulez !  
Quel plaisir de penser & de dire en vous-même,  
*Par tout , en ce moment , on me benit , on m'aime.*  
*On ne voit point le Peuple à mon nom s'allarmer ,*  
*Le Ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend point nommer.*  
*Leur sombre inimitié ne fuit point mon visage ,*  
*Je voy voler par tout les cœurs à mon passage !*  
Tels estoient vos plaisirs. Quel changement , ô  
Dieux !

Le sang le plus abject vous estoit precieux.  
Un jour , il m'en souvient , le Senat équitable  
Vous pressoit de souscrire à la mort d'un Coupable.  
Vous resistiez , Seigneur , à leur severité ,  
Vostre cœur s'accusoit de trop de cruauté ,  
Et plaignant les mal-heurs attachez à l'Empire ,  
*Je voudrois , disiez-vous , ne sçavoir pas écrire.*  
Non, ou vous me croirez , ou bien de ce mal-heur  
Ma mort m'épargnera la veuë & la douleur.  
On ne me verra point survivre à vostre gloire.  
Si vous allez commettre une action si noire ,



\* Me voilà prest, Seigneur. Avant que de partir,  
Faites percer ce cœur qui n'y peut consentir.  
Appellez les cruels qui vous l'ont inspirée,  
Qu'ils viennent essayer leur main mal assurée.  
Mais je voy que mes pleurs touchent mon Empe-  
reur.

Je voy que sa vertu fremit de leur fureur.  
Ne perdez point de temps, n'omez-moy les perfides  
Qui vous osent donner ces conseils parricides.  
Appellez vostre Frere. Oubliez dans ses bras...

NERON.

Ah ! Que demandez-vous !

BURRHUS.

Non, il ne vous hait pas,  
Seigneur, on le trahit, je sçay son innocence,  
Je vous répons pour luy de son obeissance.  
J'y cours. Je vais presser un entretien si doux.

NERON.

Dans mon Appartement qu'il m'attende, avec vous.

\* *Il se jette à genoux.*







# SCENE IV.

NERON, NARCISSE.

NARCISSE.

Seigneur, j'ay tout preveu pour une mort si  
juste.

Le poison est tout prest. La fameuse Locuste  
A redoublé pour moy ses soins officieux.  
Elle a fait expirer un Esclave à mes yeux ;  
Et le fer est moins prompt pour trancher une vie.  
Que le nouveau poison que sa main me confie.

NERON.

Narcisse, c'est assez, je reconnoy ce soin,  
Et ne souhaitez pas que vous alliez plus loin.

NARCISSE.

Quoy pour Britannicus vostre haine affoiblie  
Me défend.....

NERON.

Ouy, Narcisse, on nous reconcilie.

NARCISSE.

Je me garderay bien de vous en détourner,  
Seigneur. Mais il s'est veu tantost emprisonner.  
Cette offense en son cœur fera long-temps nouvelle.  
Il n'est point de secrets que le temps ne revele,



Il ſçaura que ma main luy devoit preſenter  
Un poiſon , que voſtre ordre avoit fait apprêter.  
Les Dieux de ce deſſein puiſſent-ils le diſtraire !  
Mais peut-eſtre il fera ce que vous n'oſez faire.

NERON.

On répond de ſon cœur , & je vaincray le mien.

NARCISSE.

Et l'Hymen de Junie en eſt-il le lien ?  
Seigneur , luy faites-vous encor ce ſacrifice ?

NERON.

C'eſt prendre trop de ſoin. Quoy qu'il en ſoit ;  
Narciffe ,

Je ne le compte plus parmy mes Ennemis.

NARCISSE.

Agrippine, Seigneur, ſe l'étoit bien promis.  
Elle a repris ſur vous ſon ſouverain Empire.

NERON.

Quoy donc ? Qu'a-t'elle dit ? Et que voulez-vous dire ?

NARCISSE.

Elle ſ'en eſt vantée aſſez publiquement.

NERON.

De quoy ?

NARCISSE.

Qu'elle n'avoit qu'à vous voir un moment :  
Qu'à tout ce grand éclat , à ce courroux funeſte  
On verroit ſucceder un ſilence modeſte ,  
Que vous meſme à la Paix ſouſciriez le premier ,  
Heureux que ſa bonté daignat tout oublier.

NERON.

Mais , Narciffe , dy-moy , que veux-tu que je faſſe ?  
Je n'ay que trop de pente à punir ſon audace.  
Et ſi je m'en croyois ce triomphe indiſcret  
Seroit bien-toſt ſuivy d'un éternel regret.

Mais



Mais de tout l'Univers quel fera le langage ?  
 Sur les pas des Tyrans veux-tu que je m'engage,  
 Et que Rome effaçant tant de titres d'honneur  
 Me laisse pour tous noms celuy d'empoisonneur ?  
 Ils mettront ma vengeance au rang des parricides.

NARCISSE.

Et prenez-vous, Seigneur, leurs caprices pour guides ?  
 Avez-vous pretendu qu'ils se tairoient toujours ?  
 Est-ce à vous de prester l'oreille à leurs discours ?  
 De vos propres desirs perdrez-vous la memoire ?  
 Et ferez-vous le seul que vous n'oserez croire ?  
 Mais, Seigneur, les Romains ne vous sont pas connus.  
 Non non, dans leurs discours ils sont plus retenus.  
 Tant de precaution affoiblit vostre regne.  
 Ils croiront en effet meriter qu'on les craigne.  
 Au joug depuis long-temps ils se sont façonnez.  
 Ils adorent la main qui les tient enchaînez.  
 Vous les verrez toujours ardens à vous complaire.  
 Leur prompte servitude a fatigué Tibere.  
 Moy-même revêtu d'un pouvoir emprunté,  
 Que je receus de Claude avec la liberté,  
 J'ay cent fois dans le cours de ma gloire passée  
 Tenté leur patience, & ne l'ay point lassée.  
 D'un empoisonnement vous craignez la noirceur ?  
 Faites perir le Frere, abandonnez la Sœur.  
 Rome sur les Autels prodiguant les victimes,  
 Eussent-ils innocens, leur trouvera des crimes.  
 Vous verrez mettre au rang des jours infortunez  
 Ceux où jadis la Sœur & le Frere sont nez.

NERON.

Narcisse, encore un coup, je ne puis l'entreprendre.  
 J'ay promis à Burrhus, il a falu me rendre.  
 Je ne veux point encore en luy manquant de foy  
 Donner à sa vertu des armes contre moy.



J'oppose à ses raisons un courage inutile ,  
Je ne l'écoute point avec un cœur tranquille.

## NARCISSE.

Burrhus ne pense pas , Seigneur , tout ce qu'il dit.  
Son adroitte vertu ménage son credit.  
Ou plustost ils n'ont tous qu'une même pensée ,  
Ils verroient par ce coup leur puissance abaissée ,  
Vous seriez libre alors , Seigneur , & devant vous  
Ces Maistres orgueilleux fléchiroient comme nous.  
Quoy donc ignorez-vous tout ce qu'ils osent dire ?  
*Neron , s'ils en sont crus , n'est point né pour l'Empire.*  
*Il ne dit , il ne fait , que ce qu'on luy prescrit ,*  
*Burrhus conduit son cœur , Seneque son esprit.*  
*Pour toute ambition , pour vertu singuliere ,*  
*Il excelle à conduire un char dans la carriere ,*  
*A disputer des prix indignes de ses mains ,*  
*A se donner luy même en spectacle aux Romains ,*  
*A venir prodiguer sa voix sur un theatre ,*  
*A reciter des chants , qu'il veut qu'on idolatre ,*  
*Tandis que des Soldats de momens en momens*  
*Vont arracher pour luy les Applaudissemens.*  
Ah ne voulez vous pas les forcer à se taire ?

## NERON.

Vien, Narcisse. Allons voir ce que nous devons faire.







# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

BRITANNICUS, JUNIE.

BRITANNICUS.



U Y Madame, Neron ( qui l'auroit  
pû penser ? )

Dans son Appartement m'attend pour  
m'embrasser.

Il y fait de sa Cour inviter la Jeu-  
nesse.

Il veut que d'un Festin la pompe & l'allegresse  
Confirment à leurs yeux la foy de nos sermens,  
Et réchauffent l'ardeur de nos embrassemens.  
Il éteint cet amour source de tant de haine,  
Il vous fait de mon fort arbitre souveraine.  
Pour moy, quoy que banny du rang de mes Ayeux,  
Quoy que de leur dépouille il se pare à mes yeux,  
Depuisqu'à mon amour cessant d'être contraire  
Il semble me ceder la gloire de vous plaire,

F ij



Mon cœur, je l'avoüeray, luy pardonne en secret,  
Et luy laisse le reste avec moins de regret.

Quoy je ne feray plus separé de vos charmes?

Quoy même en ce momēt je puis voir sans allarmes

Ces yeux, que n'ont émus ny soupirs, ny terreur,

Qui m'ont sacrifié l'Empire & l'Empereur?

Ah Madame! Mais quoy? Quelle nouvelle crainte

Tient parmy mes transports vostre joye en con-  
trainte?

D'où vient qu'en m'écoutant, vos yeux, vos tristes  
yeux

Avec de longs regards se tournent vers les Cieux?

Qu'est-ce que vous craignez?

J U N I E.

Je l'ignore moy-même.

Mais je crains.

BRITANNICUS.

Vous m'aimez?

J U N I E.

Helas, si je vous aime!

BRITANNICUS.

Neron ne trouble plus nostre felicité.

J U N I E.

Mais me répondez-vous de sa sincerité?

BRITANNICUS.

Quoy vous le soupçonnez d'une haine couverte?

J U N I E.

Neron m'aimoit tantost, il juroit vostre perte.

Il me fuit, il vous cherche. Un si grand changement

Peut-il estre, Seigneur, l'ouvrage d'un moment?

BRITANNICUS.

Cét ouvrage, Madame, est un coup d'Agrippine.

Elle a crû que ma perte entraînoit sa ruine.



Grace aux preventions de son esprit jaloux,  
Nos plus grands ennemis ont combattu pour nous.  
Je m'en fie aux transports qu'elle m'a fait paraître.  
Je m'en fie à Burrhus. J'en croy même son Maître.  
Je croy, qu'à mon exemple impuissant à trahir  
Il hait à cœur ouvert, ou cesse de haïr.

JUNIE.

Seigneur, ne jugez pas de son cœur par le vostre.  
Sur des pas differens vous marchez l'un & l'autre,  
Je ne connoy Neron & la Cour que d'un jour.  
Mais ( si je l'ose dire, ) hélas ! dans cette Cour  
Combien tout ce qu'on dit est loin de ce qu'on pèse !  
Que la bouche & le cœur sont peu d'intelligence !  
Avec combien de joye on y trahit sa foy !  
Quel séjour estrange & pour vous & pour moy !

BRITANNICUS.

Mais que son amitié soit veritable ou feinte,  
Si vous craignez Neron, luy-même est-il sās crainte ?  
Non non, il n'ira point par un lâche attentat  
Soulever contre-luy le Peuple & le Senat.  
Que dis-je ? Il reconnoist sa derniere injustice.  
Ses remords ont paru même aux yeux de Narcisse.  
Ah s'il vous avoit dit, ma Princeesse, à quel point. . . !

JUNIE.

Mais Narcisse, Seigneur, ne vous trahit-il point ?

BRITANNICUS.

Luy me trahir ? Hé quoy vous voulez dōc, Madame,  
Qu'à d'éternels soupçons j'abandonne mon ame ?  
Seul de tous mes Amis Narcisse m'est resté.  
L'a-t-on veu de mon Pere oublier la bonté ?  
S'est-il rendu, Madame, indigne de la mienne ?  
Neron de temps en temps souffre qu'il l'entretiēne,  
Je le sçay. Mais il peut, sans violer sa foy,  
Tenir lieu d'interprete entre Neron & moy.



Et pourquoy voulez-vous que mon cœur s'en défie?

JUNIE.

Et que sçay-je ? Il y va , Seigneur , de vostre vie.  
 Tout m'est suspect. Je crains que tout ne soit seduit.  
 Je crains Neron. Je crains le mal-heur qui me fuit.  
 D'un noir pressentiment malgré moy prevenüe ,  
 Je vous laisse à regret éloigner de ma veüe.  
 Helas ! Si cette paix , dont vous vous repaïssez ,  
 Couvroit contre vos jours quelques pieges dressez !  
 Si Neron irrité de nostre intelligence  
 Avoit choisi la nuit pour cacher sa vengeance !  
 S'il preparoit ses coups tandis que je vous vois !  
 Et si je vous parlois pour la derniere fois !  
 Ah Prince !

BRITANNICUS.

Vous pleurez ! Ah ma chere Princesse !  
 Et pour moy jusques la vostre cœur s'intéresse ?  
 Quoy Madame, en un jour , où plein de sa grandeur  
 Neron croit ébloüir vos yeux de sa splendeur ,  
 Dans des lieux où chacun me fuit & le revere,  
 Aux pompes de sa Cour preferer ma misere !  
 Quoy dans ce même jour , & dans ces mêmes lieux  
 Refuser un Empire & pleurer à mes yeux !  
 Mais , Madame , arrestez ces pretieuses larmes ;  
 Mon retour va bien-tost dissiper vos allarmes.  
 Je me rendrois suspect par un plus long séjour.  
 Adieu , je vais le cœur tout plein de mon amour  
 Au milieu des transports d'une aveugle Jeunesse,  
 Ne voir , n'entretenir que ma belle Princesse.  
 Adieu.

JUNIE.

Prince...



TRAGÉDIE.

71

BRITANNICUS.

On m'attend, Madame, il faut partir.

JUNIE.

Mais du moins attendez qu'on vous vienne avertir.



## SCENE II.

AGRIPPINE, BRITANNICUS,

JUNIE.

AGRIPPINE.

**P**Rince, que tardez-vous? Partez en diligence.

Neron impatient se plaint de vostre absence.

La joye & le plaisir de tous les Conviez

Attend pour éclatter que vous vous embrassiez.

Ne faites point languir une si juste envie,

Allez. Et nous, Madame, allons chez Octavie.

BRITANNICUS.

Allez, belle Junie, & d'un esprit content

Hâtez-vous d'embrasser ma Sœur qui vous attend.

Dés que je le pourray je reviens sur ses traces,

Madame, & de vos soins j'iray vous rendre graces.





Par quels embrassemens il vient de m'arrester !  
 Ses bras dans nos Adieux ne pouvoient me quitter.  
 Sa facile bonté sur son front répandue  
 Jusqu'aux moindres secrets est d'abord descendue.  
 Il s'épanchoit en Fils , qui vient en liberté  
 Dans le sein de sa Mere oublier sa fierté.  
 Mais bien-tost reprenant un visage severe ,  
 Tel que d'un Empereur qui consulte sa Mere,  
 Sa confidence auguste a mis entre mes mains  
 Des secrets d'où dépend le destin des humains.  
 Non , il le faut icy confesser à sa gloire.  
 Son cœur n'enferme point une malice noire ,  
 Et nos seuls ennemis alterant sa bonté  
 Abusoient contre nous de sa facilité.  
 Mais enfin à son tour leur puissance decline.  
 Rome encore une fois va connoître Agrippine.  
 Déjà , de ma faveur on adore le bruit.  
 Cependant en ces lieux n'attendons pas la nuit,  
 Passons chez Octavie, & donnons luy le reste  
 D'un jour autant heureux que je l'ay crû funeste.  
 Mais qu'est-ce que j'entens ? Quel tumulte confus ?  
 Que peut-on faire ?

JUNIE.

O Ciel ! sauvez Britannicus.



SCENE IV.

AGRIPPINE, JUNIE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

**B**urrhus, où courez-vous ? Arrestez. Que veut dire...

BURRHUS.

Madame , c'en est fait , Britannicus expire.

G



Ah mon Prince !

AGRIPPINE.

Il expire ?

BURRHUS.

Ou plustost il est mort ;

Madame.

JUNIE.

Pardonnez , Madame , à ce transport.

Je vais le secourir , si je puis , ou le fuivre.



## SCENE V.

AGRIPPINE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

Q Uel attentat , Burrhus !

BURRHUS.

Je n'y pourray survivre ,

Madame , il faut quitter la Cour &amp; l'Empereur.

AGRIPPINE.

Quoy du sang de son Frere il n'a point eu d'horreur ?

BURRHUS.

Ce dessein s'est conduit avec plus de mystere.

A peine l'Empereur a veu venir son Frere ,

Il se leve , il l'embrasse , on se tait , &amp; soudain

Cesar prend le premier une coupe à la main.

*Pour achever ce jour sous de meilleurs auspices ,**Ma main de cette coupe épanche les premices ,**Dit-il , Dieux , que j'appelle à cette effusion ,**Venez favoriser nostre reünion.*

Par les mesmes sermens Britannicus se lie ,

La coupe dans ses mains par Narcisse est remplie.



Mais ses levres à peine en ont touché les bords,  
 Le fer ne produit point de si puissans efforts  
 Madame, la lumière à ses yeux est ravie,  
 Il tombe sur son lit sans chaleur & sans vie.  
 Jugez combien ce coup frappe tous les esprits.  
 La moitié s'épouvante, & sort avec des cris.  
 Mais ceux qui de la Cour ont un plus long usage  
 Sur les yeux de Cesar composent leur visage.  
 Cependant sur son lit il demeure panché,  
 D'aucun estonnement il ne paroist touché.  
*Ce mal dont vous craignez, dit-il, la violence  
 A souvent sans peril attaque son enfance.*  
 Narcisse veut en vain affecter quelque ennuy,  
 Et sa perfide joye éclate malgré luy.  
 Pour moy, dût l'Empereur punir ma hardiesse,  
 D'une odieuse Cour j'ay traversé la presse,  
 Et j'allois accablé de cet Assassinat  
 Pleurer Britannicus, Cesar & tout l'Estat.

AGRIPPINE.

Le voicy. Vous verrez si je suis sa complice,  
 Demeurez.



SCENE VI.

NERON, AGRIPPINE, JUNIE,  
 BURRHUS, NARCISSE.

NERON à Junie.

**D**E vos pleurs j'approuve la justice.  
 Mais, Madame, évitez ce spectacle odieux.  
 Moy-mesme en fremissant j'en détourne les yeux.  
 Il est mort. Tost ou tard il faut qu'on vous l'avoüe.  
 Ainsi de nos desseins la Fortune se joue.

G ij



Quand nous nous rapprochons, le Ciel nous desunit,  
JUNIE.

J'aimois Britannicus, Seigneur, je vous l'ay dit.  
Si de quelque pitié ma misere est suivie,  
Qu'on me laisse chercher dans le sein d'Octavie  
Un entretien conforme à l'estat où je suis.

NERON.

Belle Junie allez, moy-mesme je vous suis.  
Je vais par tous les soins que la tendresse inspire  
Vous.....



## SCENE VII.

AGRIPPINE, NERON,  
BURRHUS, NARCISSE.

AGRIPPINE.

**A**rrestez Neron. J'ay deux mots à vous  
dire.

Britannicus est mort, je reconnoy les coups.  
Je connoy l'Assassin.

NERON.

Et qui, Madame?

AGRIPPINE.

Vous.

NERON.

Moy ! Voilà les soupçons dont vous estes capable.  
Il n'est point de mal-heurs dont je ne sois coupable.  
Et si l'on veut, Madame, écouter vos discours,  
Ma main de Claude mesme aura tranché les jours.  
Son Fils vous estoit cher, sa mort peut vous cōfōdre.  
Mais des coups du destin je ne puis pas répondre.



Non non , Britannicus est mort empoisonné.  
Narcisse a fait le coup , vous l'avez ordonné.

N E R O N.

Madame , mais qui peut vous tenir ce langage ?

N A R C I S S E.

Hé Seigneur, ce soupçon vous fait-il tant d'outrage ?  
Britannicus , Madame , eut des desseins secrets  
Qui vous auroient cousté de plus justes regrets.  
Il aspirait plus loin qu'à l'Hymen de Junie.  
De vos propres bontez il vous auroit punie ,  
Madame, il vous trompoit, & son cœur offensé  
Pretendoit tost ou tard rappeler le passé.  
Soit donc que malgré vous le fort vous ait servie;  
Soit qu'instruit des complots qui menassoient sa vie  
Sur ma fidélité Cesar s'en soit remis,  
Laissez les pleurs , Madame , à vos seuls ennemis.  
Qu'ils mettent ce mal-heur au rang des plus sinistres,  
Mais vous . . . .

A G R I P P I N E.

Poursuy , Neron , avec de tels Ministres.  
Par des faits glorieux tu te vas signaler.  
Poursuy. Tu n'as pas fait ce pas pour reculer.  
Ta main a commencé par le sang de ton Frere.  
Je prevoy que tes coups viendront jusqu'à ta Mere.  
Tu te fatigueras d'entendre tes forfaits.  
Tu voudras t'affranchir du joug de mes bien-faits.  
Mais je veux que ma mort te soit même inutile,  
Ne crois pas qu'en mourant je te laisse tranquille.  
Rome, ce Ciel , ce jour, que tu receus de moy,  
Par tout , à tout moment , m'offriront devant toy.  
Tes remors te suivront comme autant de furies.  
Tu croiras les calmer par d'autres barbaries.  
Ta fureur s'irritant soy-mesme dans son cours  
D'un sâg toujours nouveau marquera tous tes jours.



Mais j'espere qu'enfin le Ciel las de tes crimes  
 Ajoûtera ta perte à tant d'autres victimes ,  
 Qu'après t'estre couvert de leur sang & du mien ,  
 Tu te verras forcé de répandre le tien ,  
 Et ton nom paroîtra dans la race future  
 Aux plus cruels tyrans une cruelle injure.

Voilà ce que mon cœur se prefage de toy.  
 Adieu , tu peux sortir.

NERON.

Narcisse , suivez-moy.



## SCENE VIII.

AGRIPPINE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

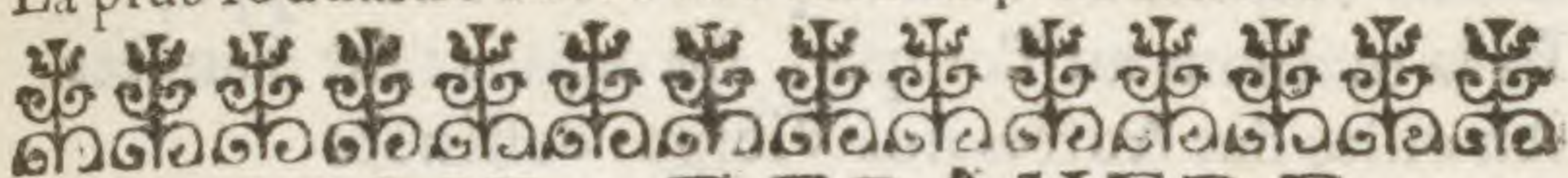
AH Ciel! de mes soupçons quelle étoit l'injustice!  
 Je condamnois Burrhus, pour écouter Narcisse.  
 Burrhus avez-vous veu quels regards furieux  
 Neron en me quittant m'a laissez pour Adieux.  
 C'en est fait. Le cruel n'a plus rien qui l'arreste:  
 Le coup qu'on m'a predit va tomber sur ma teste.  
 Il vous accablera vous-mesme à vostre tour.

BURRHUS.

Ah Madame , pour moy j'ay vécu trop d'un jour.  
 Plust au Ciel, que sa main heureusement cruelle  
 Eust fait sur moy l'essay de sa fureur nouvelle!  
 Qu'il ne m'eût pas donné par ce triste attentat  
 Un gage trop certain des mal-heurs de l'Estat!  
 Son crime seul n'est pas ce qui me desesperé ;  
 Sa jalousie a pû l'armer contre son Frere.  
 Mais, s'il vous faut, Madame, expliquer ma douleur,  
 Neron l'a veu mourir, sans changer de couleur.



Ses yeux indifferens ont déjà la constance  
 D'un Tyran dans le crime endurcy dès l'enfance.  
 Qu'il acheve , Madame , & qu'il fasse perir  
 Un Ministre importun , qui ne le peut souffrir.  
 Helas ! Loin de vouloir éviter sa colere  
 La plus soudaine mort me fera la plus chere.



## SCENE DERNIERE.

A G R I P P I N E , B U R R H U S ,  
 A L B I N E .

A L B I N E .

**A** Hmadame! ahSeigneur! Courez vers l'Empereur;  
 Venez sauver Cesar de sa propre fureur.  
 Il se voit pour jamais separé de Junie.

A G R I P P I N E .

Quoy Junie elle-mesme a terminé sa vie ?

A L B I N E .

Pour accabler Cesar d'un eternal ennuy ,  
 Madame , sans mourir elle est morte pour luy.  
 Vous sçavez de ces lieux comme elle s'est ravie;  
 Elle a feint de passer chez la triste Octavie.  
 Mais bien-tost elle a pris des chemins écartez,  
 Où mes yeux ont suivy ses pas precipitez.  
 Des portes du Palais elle sort éperduë.  
 D'abord elle a d'Auguste apperceu la statuë;  
 Et mouillant de ses pleurs le marbre de ses pieds  
 Que de ses bras pressans elle tenoit liez ;  
 Prince , par ces genoux , dit-elle , que j'embrasse ,  
 Protege en ce moment le reste de ta Race.  
 Rome dans ton Palais vient de voir immoler  
 Le seul de tes Neveux , qui te pust ressembler.  
 On veut apres sa mort que je luy sois parjure.  
 Mais pour luy conserver une foy toujours pure ,



*Prince, je me dévoue à ces Dieux immortels,  
 Dont ta vertu t'a fait partager les Autels.*  
 Le Peuple cependant que ce spectacle estonne,  
 Vole de toutes parts, se presse, l'environne,  
 S'attendrit à ses pleurs, & plaignant son ennuy  
 D'une commune voix la prend sous son appuy.  
 Ils la meinent au Temple, où depuis tant d'années  
 Au culte des Autels nos Vierges destinées  
 Gardent fidèlement le dépôt pretieux  
 Du Feu toujours ardent qui brûle pour nos Dieux.  
 Cefar les voit partir sans oser les distraire.  
 Narcisse plus hardy s'empresse pour luy plaire.  
 Il vole vers Junie, & sans s'épouvanter  
 D'une profane main commence à l'arrester.  
 De mille coups mortels son audace est punie.  
 Son infidelle sang rejallit sur Junie.  
 Cefar de tant d'objets en mesme temps frappé  
 Le laisse entre les mains qui l'ont enveloppé.  
 Il rentre. Chacun fuit son silence farouche.  
 Le seul nom de Junie échappe de sa bouche.  
 Il marche sans dessein, ses yeux mal assurez  
 N'osent lever au Ciel leurs regards égarez.  
 Et l'on craint, si la nuit jointe à la solitude  
 Vient de son desespoir aigrir l'inquietude,  
 Si vous l'abandonnez plus long-temps sans secours,  
 Que sa douleur bien-tost n'attente sur ses jours.  
 Le temps presse. Courez. Il ne faut qu'un caprice.  
 Il se perdrait, Madame.

AGRIPPINE.

Il se feroit justice.

Mais Burrhus, allons voir jusqu'où vôt ses trāsports.  
 Voyons quel changement produiront ses remords,  
 S'il voudra deormais suivre d'autres maximes.

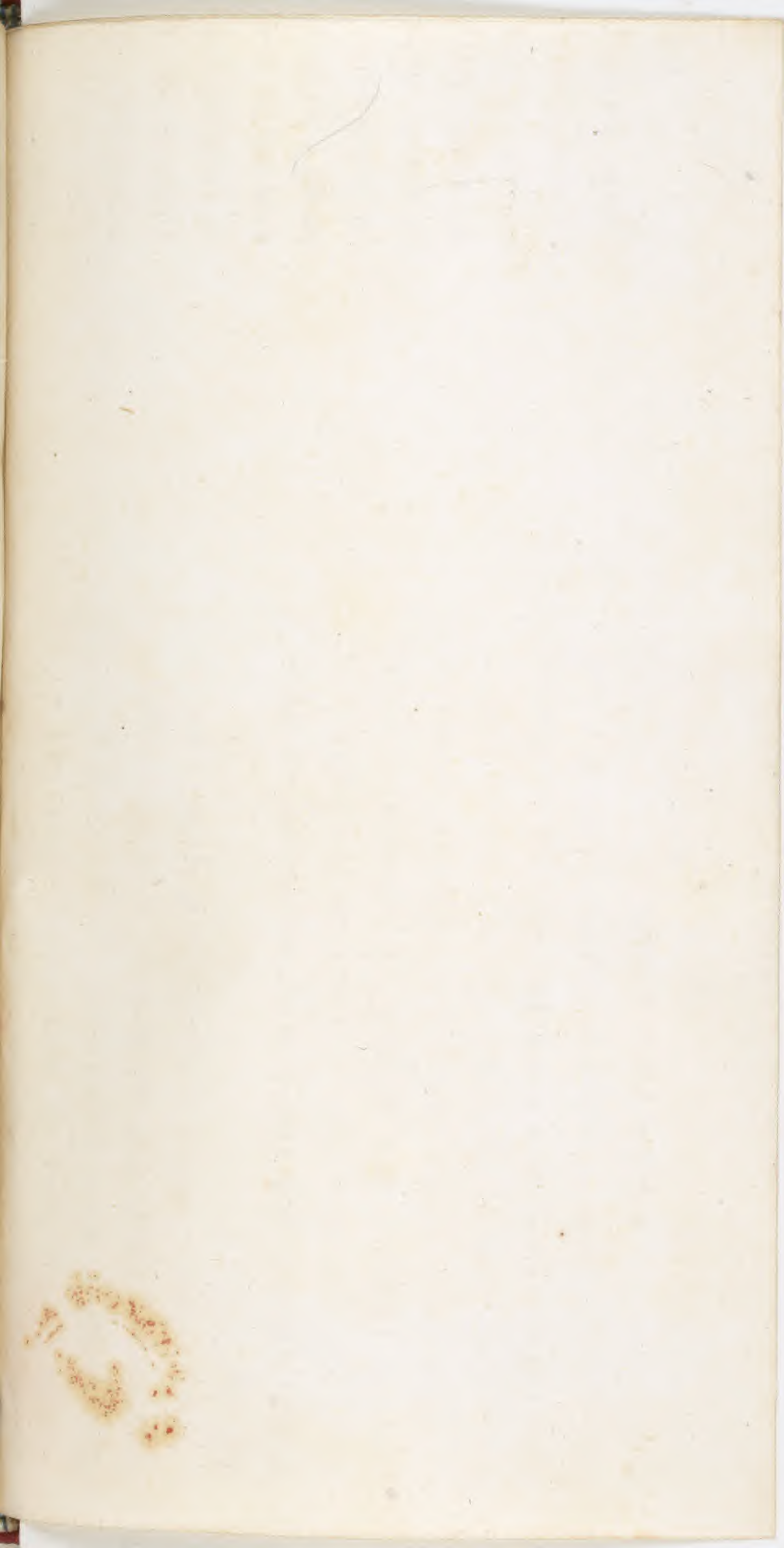
BURRHUS.

Plût aux Dieux que ce fust le dernier de ses crimes!

F I N.



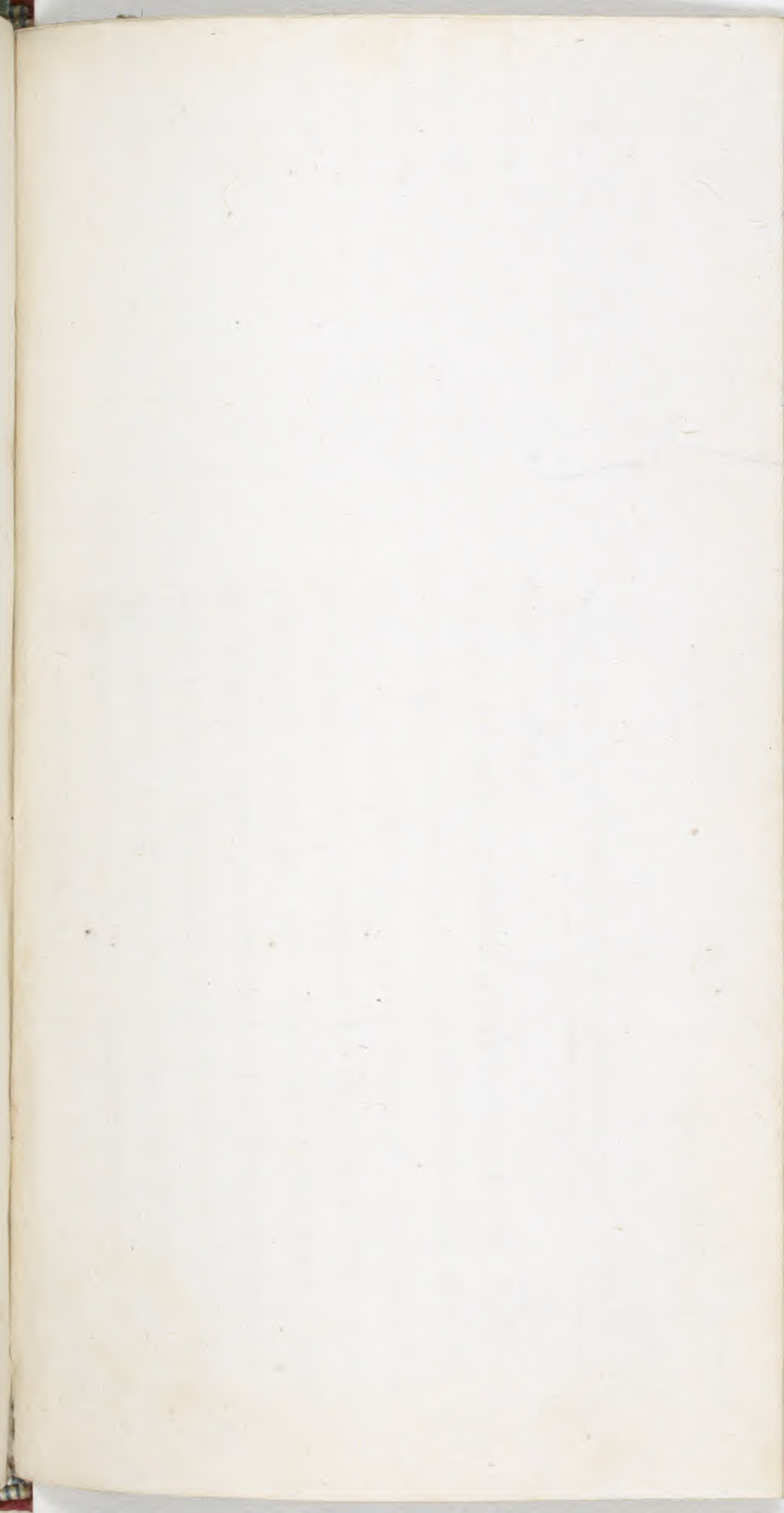












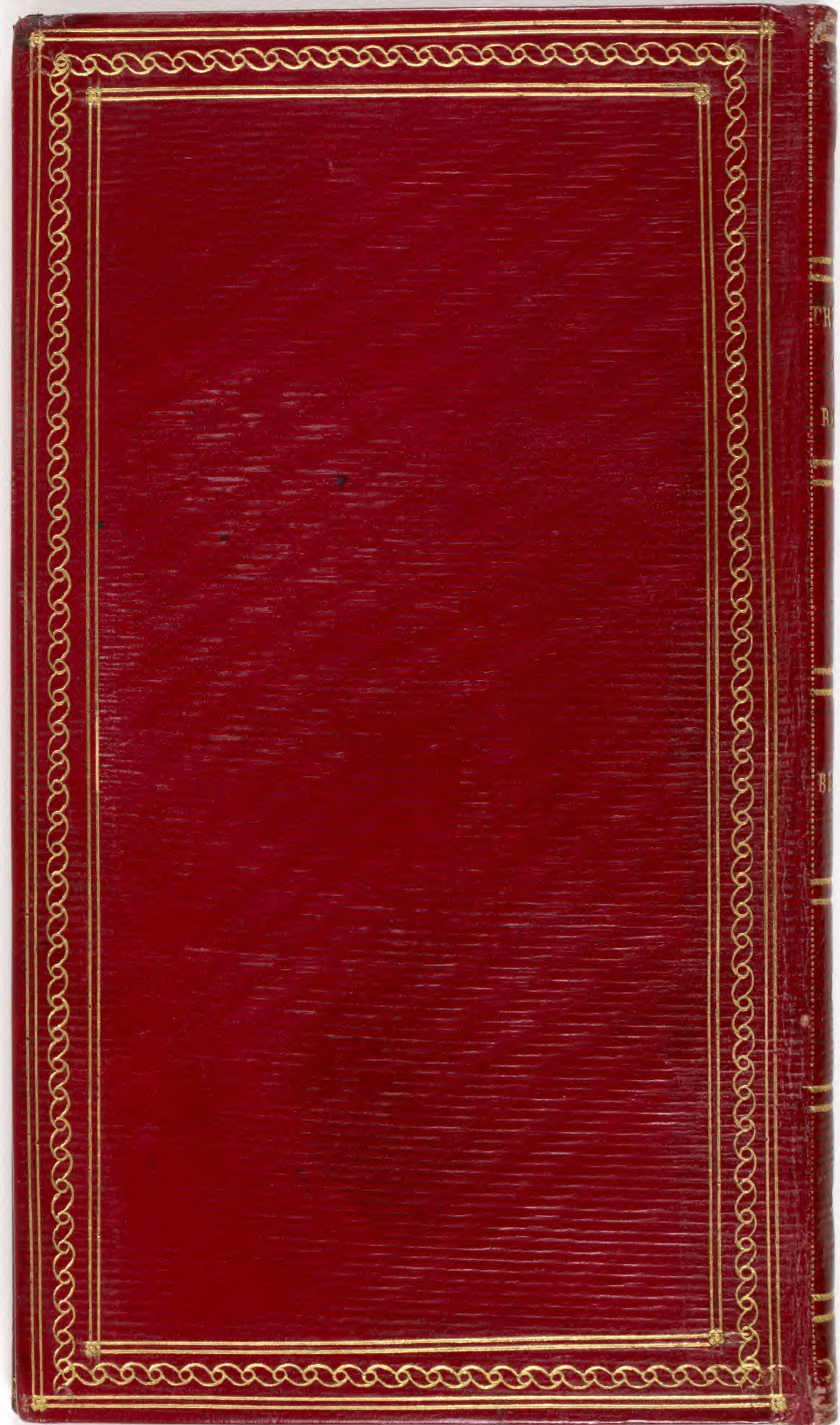
















THÉÂTRE

DE J.

RACINE

5

BRITANNI

